

6

HARRY-LE-DIABLE

DRAME HISTORIQUE EN TROIS ACTES

PAR

MM. N. FOURNIER ET MEYER

RÉPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE
L'AMBIGU-COMIQUE, LE 8 JUILLET 1854.



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS.

1854.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

HARRY-LE-DIABLE (Prince de Galles) . . .	MM. MAURICE-COSTE.
WILL (Edgard de Northumberland)	CH. LEMAITRE.
LORD GASCOIGNE.	DEPRELLE.
JACK (Hasting)	MAXIME.
JASPER BULLY	VOLLET.
JOHN, tavernier.	RICHÉ.
TOM (Dudley).	LAVERGNE.
WALTER	MARTIN.
LUCIE, fille de lord Spencer.	M ^{me} L. SANDRE.
BETTY, suivante.	MARIA REY.
CATE, tavernière.	MÉSANGES.

La scène est à Londres au premier acte, et dans le comté de Schwesbury aux deux derniers.

L'action se passe en 1413.

S'adresser, pour la musique de cette pièce, à M. ARTUS, chef-d'orchestre du théâtre.



Les Auteurs et les Éditeurs se réservent le droit de représentation et de traduction à l'étranger.

HARRY-LE-DIABLE.

ACTE I.

Le théâtre représente une salle commune dans une taverne de bas étage, à Londres. — A gauche, l'entrée de la salle des buveurs. — Au premier plan, du même côté, une porte donnant dans la chambre de l'hôtesse. — A droite, aux premier et deuxième plans, les portes de la chambre de la taverne. — Porte au fond, et dans l'angle une fenêtre. — Une lampe éclaire la scène.

SCÈNE I.

JOHN, puis MISTRESS CATE.

(John dort dans un coin. — En dehors, chœur avec bruit de verres et trinquements.)

CHOEUR *dans la coulisse.*

Amour et bon vin !
Voilà le refrain
Des compagnons du diable !
Sabbat effroyable !
En croisant le fer, *(bis.)*
Jouons, jouons un jeu d'enfer !

Holà ! à boire ! de l'eau-de-vie brûlée et du gin !

CATE, entrant.

Eh bien, monsieur John ? vous restez là et vous ne dites rien ! (S'apercevant qu'il est endormi, et le secouant.) Eh ! John !

JOHN.

Hein, quoi ?

CATE.

Vous n'entendez donc pas ces chenapans ?

JOHN.

Si fait, si fait... toujours les mêmes, n'est-ce pas, douce amie ?... S'en donnent-ils, les scélérats ! s'en donnent-ils !

CATE.

C'est une honte pour la réputation de notre taverne.

JOHN.

Le Grand-Écumeur-de-Mer !... une maison si bien famée !

CATE.

La plus honnête du quartier de Temple-Bar ; et la voilà ouverte à une bande de mauvais garnements qui épouvantent les paisibles bourgeois de Londres, s'embusquant dans les rues dès qu'il fait nuit, battant les hommes et molestant toutes les femmes qu'ils rencontrent.

JOHN.

C'est vrai, douce amie, mais que voulez-vous que j'y fasse ?

CATE.

Je veux que vous fermiez la porte à ces hideux brigands... car ce sont de hideux brigands, bien que dans le nombre il y en ait quelques-uns qui aient fort bonne mine.

JOHN.

C'est vrai, on dirait qu'ils ne sont pas matelots, quoiqu'ils en portent les habits; j'en ai remarqué un surtout...

HARRY, en dehors.

Holà ! holà ! tavernier d'enfer ! arriveras-tu enfin ?

JOHN.

Juste ! c'est lui, l'entendez-vous ? c'est le plus enragé de tous ; celui qu'on appelle Harry-le-Diable.

CATE.

Et il ne vole pas son nom.

HARRY, en dehors.

De l'eau-de-vie et du Gin, par la mort Dieu ! ou je mets le feu à la maison.

JOHN, criant.

On y va ! (A Cate.) Résistez donc à une invitation de ce genre-là !

CATE.

Dites leur qu'il n'y a plus d'eau-de-vie dans la taverne.

JOHN.

Mais ils viendront fouiller partout...

CATE, énergiquement.

Eh bien, qu'ils viennent ! je serai là moi ; et ils trouveront à qui parler ! allez, poltron !

JOHN.

Oui, douce amie... on y va ! (Il sort.)

SCÈNE II.

CATE, puis JASPER BULLY.

CATE.

Ah ! si le ciel m'avait faite homme !... (On frappe à la porte du fond.) Tiens, qui peut venir si tard ? encore quelque sacripant ! ma foi, je n'ouvre pas ; celui-là attendra ses camarades dans la rue. (On frappe encore au dehors.) Quest-ce que vous voulez ?

JASPER, en dehors.

N'est-ce pas ici la taverne du Grand-Écumeur ?

CATE.

Il n'y a pas de taverne à cette heure ; bonsoir !

JASPER, de même.

Je veux parler à l'honnête John Bready le tavernier.

CATE.

Il est couché.

JASPER, en dehors.
Et sa femme ?

CATE.
Couchée, faites en autant ; bonsoir !

JASPER, de même.
Eh ! cousine ! cousine Cate !

CATE, s'arrêtant.
Plait-il ?

JASPER, de même.
J'ai reconnu votre voix.

CATE.
Ah bah !... il me semble reconnaître aussi. (Ouvrant la porte.)
Cousin Jasper ! comment, c'est toi ? ah ! c'est bien différent ;
entre donc... mais tu dois avoir froid ; veux-tu prendre quel-
que chose ? un verre de bon ale...

JASPER.
J'aimerais mieux un verre de bonne eau-de-vie de France, si
ça vous est égal. (Pendant que Cate le sert.) Votre brouillard de
Londres me pèse sur les poumons... brr... (Il boit.) Voilà deux
heures que je trotte dans votre sale quartier... à votre santé,
cousine... sans rencontrer âme qui vive pour m'indiquer votre
Grand-Écumeur.

CATE.
Ça n'est pas étonnant, garçon... une fois le soleil couché, les
honnêtes gens ne se hasardent guère dans notre bonne ville de
Londres.

JASPER.
Aussi, j'ai diantrement envie d'en être loin de votre bonne
ville de Londres...

CATE.
Mais qu'es-tu venu y faire, cousin Jasper ?

JASPER.
Ah ! voilà... j'y suis en compagnie d'une belle et noble fille.

CATE.
Comment... est-ce que ce serait par hasard...

JASPER.
Oui !... Miss Lucy... la fille de lord Spencer, mon noble
mattre !... oui, cousine... le père est proscrit, compromis dans
ce fameux complot, dont on cherche partout les chefs... et j'ai
bien peur qu'il ne soit du nombre.

CATE.
Là ! je savais bien que ça lui porterait malheur... Comme si
tout le monde ne devrait pas faire comme moi... est-ce que je
m'occupe de politique ? je m'occupe de ma taverne, moi, et je tri-
cote des bas.

JASPER.
Lord Spencer aurait dû en faire autant.

CATE.

Si lui et sa fille ont besoin de quelque chose, tout ce que j'ai est à eux, entends-tu ?

JASPER.

Merci, cousine ; le pauvre cher homme n'aura bientôt plus besoin de rien.

CATE.

Comment ?

JASPER.

Il a été arrêté hier.

CATE.

Ah ! mon Dieu !

JASPER.

Et cela, par ma faute encore ! ou plutôt par celle de votre chienne de ville.

CATE.

Explique-toi !

JASPER.

Le bon lord se tenait soigneusement renfermé ; cependant il fallait penser à se sauver et s'entendre pour ça avec un capitaine de navire. Il y a huit jours, miss Lucy sortit toute seule pour aller jusqu'au port. Elle n'avait pas fait vingt pas qu'elle fut accostée par un jeune drôle dont elle eut mille peine à se débarrasser. Aussi, hier soir, dès que j'arrivai, on me chargea de l'accompagner.

CATE.

Toi ? la belle escorte !

JASPER.

Écoutez, cousine Cate, je ne me donne pas comme un fier à bras, et, en général, le feu que je préfère est le feu de la cheminée, mais dans l'occasion, dame ! on a du cœur. Pauvre miss !... je lui offris mon bras ; mais à peine étions-nous à moitié chemin, qu'elle s'arrête tout-à-coup et se serre contre moi... elle venait de reconnaître le mauvais garnement de l'autre jour... Je n'en fais ni une ni deux, je l'entraîne à toutes jambes, et nous nous engageons dans je ne sais combien de rues plus noires les unes que les autres ; pas une étoile en haut, pas une lanterne en bas... Pendant ce temps-là, le vieux père n'y tenait plus d'inquiétude, il s'aventura hors de sa cachette... bientôt il fut reconnu entouré de soldats, puis conduit à la tour de Londres.

CATE.

Le malheureux ! mais sa fille au moins n'a pas été arrêtée ?

JASPER.

Il n'aurait plus manqué que ça... et moi aussi, n'est-ce pas ? non, non, je l'ai sauvée... c'est-à-dire je me suis sauvé en l'entraînant encore avec moi... et nous allons quitter Londres ; mais jusque là, la laisser seule dans la vieille hôtellerie où je lui

avais d'abord trouvé un asile, ce n'est pas possible... le jeune drôle n'aurait qu'à l'y découvrir... Est-ce que vous ne pourriez pas la loger ici ?

CATE.

Ici ?

JASPER.

Pour une nuit seulement, vous avez bien une chambre à lui donner.

CATE.

Attends... (Elle va vers la salle des buveurs.) Ils ne sont plus là.. John les aura fait partir... Ouf ! quel débarras ! c'est ça, garçon, va la chercher et dépêche toi !

JASPER.

Oh ! j'ai de bonnes jambes... je l'ai prouvé... et à présent que je sais le chemin, ça ne sera pas long... Au revoir, cousine. (Il sort.)

SCÈNE III.

CATE, JOHN.

CATE, courant vers la salle des buveurs.

John, ici John !

JOHN, entrant, il a deux bouteilles à la main

Qu'est-ce qu'il y a ?

CATE.

C'est mon cousin Jasper qui part demain pour l'Écosse, avec une parente à moi... je vais préparer la chambre. (Chœur des buveurs dans la coulisse) Qu'est-ce que j'entends donc ?

JOHN.

Eh bien ! ce sont nos damnés matelots !

CATE.

Comment ! ils ne sont pas partis ?

JOHN.

Partis, ah ! bien oui ! ils étaient descendus à la cave après moi... le moyen de les renvoyer ?...

CATE.

Monsieur John, jetez-moi tout ça à la porte... car vous êtes le maître, goddam !

JOHN.

Oui, douce amie. (Cate entre dans la chambre à droite pendant que John se dirige vers la cuisine.)

SCÈNE IV.

HARRY, JACK, WILL, TOM, ET AUTRES JEUNES GENS,
vêtus en matelots, JOHN.

HARRY, au milieu des houras.

Du punch ! du punch ! tavernier de malheur, et qu'il soit flamboyant comme l'enfer qui attend ton âme de réprouvé. (John

sort.) Et jusque là, camarades, je propose encore une partie de dés ; l'ivresse du jeu est comme celle du vin, elle nous étourdit sur l'amour.

TOUS.

Oui, oui, jouons...

(Ils se groupent autour de la table excepté Will qui se tient à l'écart.)

HARRY.

Allons, Jack, ton enjeu !

JACK.

Je ne possède pas pour le moment un penny, mais j'engage ce poignard sarrazin qu'un de mes aïeux reçut de Richard-cœur-de-Lion, après la prise de Jérusalem...

HARRY.

Garde tes vieilleries, Jack... Mille diables... je propose un autre enjeu : La première jolie fille, femme ou veuve qui se risquera ce soir dans les rues de Londres, appartiendra à celui de nous qui aura gagné.

TOUS.

Oui, oui, ça va, ça va...

HARRY.

Attention... je commence. (Il jette les dés.) Dix.

UN AUTRE, jetant les dés.

Huit.

UN AUTRE, de même.

Six.

UN AUTRE, de même.

Neuf.

HARRY.

Ah ! ah ! jusqu'ici, c'est moi qui suis le vainqueur.

JACK.

Tu le seras partout et toujours, Harry.

HARRY.

Ah ! la sottise flatterie !

TOM, jetant les dés.

Deux.

JACK.

A moi. (Il jette les dés.) Onze ! tu as perdu Harry-le-Diable.

HARRY.

Un instant, Will n'a pas joué. (A will.) Arrive ici, ami, c'est à toi.

WILL, assis à l'écart.

Je ne suis pas entrain ce soir.

HARRY.

L'enjeu ne te tente pas peut-être ?

WILL.

C'est vrai.

JACK, à Harry.

Laisse-le; il est tout maussade.

HARRY.

Veux-tu que je joue pour toi, Will ?

WILL.

Si cela te plait.

HARRY.

Et si je gagne, tu me cèdes tes droits ?

WIL.

Eh ! oui.

HARRY, jetant les dés.

Douze ! j'ai gagné ! merci, ami !... Il ne me manque plus que l'enjeu de la partie, une jeune et jolie femme.

JACK.

Et si c'était une vieille ?

HARRY.

Elle te reviendrait de droit, vu ton amour pour les antiquités.

JACK.

Merci !

HARRY, à Will.

Ah ! ça, tu vas nous dire pourquoi tu es sombre aujourd'hui comme le brouillard de la Tamise...

JACK.

Il veut expier ses péchés, il veut se faire moine à l'exemple de Saint Dunstan... On dit qu'il ne bouge plus de l'église.

TOM.

Il est peut-être amoureux ; l'amour est comme la tempête, il inspire les grandes dévotions.

HARRY.

Allons donc ! est-ce que je suis lugubre et désespéré, moi ? et pourtant mes amis, je brûle de la passion la plus violente.

WILL.

Toi, Harry ?

HARRY.

Oui moi, Harry-le-Diable, j'aime en insensé, en furieux cette fois.

JACK.

Quant à cela, j'en suis garant ; voilà huit jours entiers qu'il me fait courir avec lui tous les quartiers pour retrouver l'objet de sa flamme.

HARRY :

Et je le retrouverai, ou j'y perdrai mon nom !

WILL.

Tu ne sais donc pas qui elle est ?

HARRY.

Et non, par l'enfer ! c'est ce dont j'enrage ! figure-toi une jeune fille, ravissante, adorable, comme tu n'en as vu que dans tes rêves.

WILL., à part.

Oh ! non... ce n'était pas un rêve !

1.

HARRY.

Un ange perdu dans le vieux quartier de la cité... Quelle rencontre ! je m'approche d'elle avec tant d'enthousiasme que, ma foi ! j'allais l'embrasser... Il faut te dire que nous étions un peu ivres... mais la petite prude me repousse avec une dignité et une vigueur... si bien qu'elle me fait trébucher et tomber sur ce coquin de Jack, qui marchait derrière moi, et qui perdant l'équilibre, s'étale tout de son long dans la boue... ce qui, tu le penses bien, nous fit rire aux éclats et donna le temps à la petite de se dérober à nos poursuites.

TOUS.

Ah ! ah ! ce pauvre Jack !

HARRY.

Oui, plains-le !... c'est un maladroit... je lui ai offert les deux plus beaux chevaux de nos écuries, s'il pouvait me mettre sur les traces de la belle ; mais, bah ! il n'a jamais pu la découvrir... il ne découvre jamais rien, ce pauvre Jack... Pour les folles aventures aussi bien que pour les choses sérieuses, il est toujours le même.

JACK.

Moi !

HARRY.

Je t'en fais juge, Will... Il avait promis à mon père, et à moi de saisir tous les fils de cet infernal complot qui a mis l'Angleterre à deux doigts de sa perte... il devait nous en livrer les chefs mystérieux.

WILL, à part.

O ciel !

HARRY.

J'attends encore l'accomplissement de sa parole... C'est peut-être toi qui la tiendras, mon cher Will... qu'as-tu donc ?

WILL.

Moi ! rien... je regrette tant de peines perdues... cette jeune fille aura quitté Londres.

HARRY.

Non, puisque je l'ai revue hier !

JACK.

Tu l'as revue ? alors tu sais maintenant ?...

HARRY.

Rien, car dès qu'elle m'aperçut, elle saisit le bras d'un es-pèce de rustre, qui l'accompagnait et tous deux se mirent à courir ; il faisait presque nuit, et j'eus beau les poursuivre, je les perdus bientôt de vue.

JACK.

Sois tranquille ; dès demain je me remettrai en campagne.

HARRY.

Et toi, Will, qui connais tous les recoins de Londres, veux-tu m'aider dans cette recherche.

WILL.

Que me demandes-tu là, mon ami ? on te l'a dit tout-à-l'heure, j'ai moi-même une passion au cœur pour une beauté inconnue, idéale...

HARRY.

Bah ! tu aimes comme moi ?

WILL.

Non, pas comme toi, Harry ; ton amour est impétueux aussi bien que ta volonté ; c'est un torrent qui renverse tous les obstacles ; rien ne l'arrêterait : respect, religion, amitié, tu briserait tout, même ton idole ; moi je me prosterne devant la mienne sans que ma main tremblante ose soulever le voile qui la couvre... Ton amour cherche une victime, Harry... moi, je suis le martyr du mien ?

HARRY.

Admirable ! qu'en dites-vous, mylords ? (John au fond apportant le bol de punch.) Ah ! voici le vieux cachalot qui nous apporte le punch ! (John pose le bol sur la table.)

TOUS.

Au punch ! au punch !

JOHN, à part.

C'est égal, c'est de drôles de matelots !

HARRY, levant son verre.

A nos deux belles ! à ton bonheur, Will !

WILL.

Au tien, Harry !

JOHN.

Allons, allons, mes braves, avalez vite le coup de partance, et filez votre nœud.

JACK.

Tiens, tu es bien pressé de nous renvoyer ce soir ?

JOHN.

C'est que j'ai envie de dormir...

HARRY.

Eh bien ! va te coucher, nous restons.

TOUS.

Oui, oui, à boire ! à boire !

JOHN.

Eh bien ! non, là... j'ai une autre raison... j'attends quelqu'un...

HARRY.

A la bonne heure ! ce quelqu'un là trinquera avec nous.

JOHN.

Est-ce possible ?... une femme !...

HARRY ET JACK.

Une femme !

JOHN.

C'est-à-dire, non.... ce n'est pas une femme.

HARRY.
Qu'est-ce que c'est donc ?

JOHN.
C'est une parente de ma femme.

JACK.
Vrai dieu, Harry, voilà ton enjeu qui t'arrive..

JOHN.
Mais permettez...
HARRY, levant son verre.

A la bienvenue de la parente !

TOUS.
Oui, oui, à sa bienvenue !
(Eclats de rire et chocs de verres. — On frappe.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, CATE.

CATE.
Ah ! mon Dieu ! on frappe et ils sont encore là !... Tournez-moi les talons.

HARRY.
Je m'appelle Harry-le-Diable, et par mon patron d'enfer, je ne sors pas d'ici avant que mistress Cate ait trinqué avec nous...

CATE.
Allons, à votre santé... là ! êtes-vous content ? A présent j'espère que vous allez partir.

HARRY.
Nous sommes gens de parole... A revoir, tavernière !

JACK, bas à Harry.
Comment ?... tu quittes la place ?

HARRY, bas.
Laisse-moi faire et suis-moi... (Haut.) Camarades, venez. (Ils se dirigent vers la porte du fond.)

JOHN, leur indiquant la salle à gauche.

Par l'escalier de la salle, mes matelots ! j'ai fermé de ce côté... (Bas à Cate.) Ils sont là... (Elle fait entrer Harry et toute sa bande dans la salle à gauche.)

SCÈNE VI.

CATE, introduisant, JASPER et LUCY, avec précaution.

CATE.
Entrez, mais marchez doucement.

JASPER.
N'ayez pas peur, miss, nous voilà arrivés... je vous présente ma cousine Cate, une excellente femme.

LUCY, courant vers Cate, et lui serrant la main.

Oh ! je la reconnais, cette bonne Cate, qui m'aimait tant quand j'étais toute petite...

CATE.

Eh ! qui vous aime plus encore aujourd'hui, cher miss, parce que vous êtes malheureuse.

LUCY.

Mon pauvre père !

CATE.

Allons, il ne faut pas vous désoler... le roi lui fera grâce...

LUCY.

Oh ! oui, n'est-ce pas ?... et dans cet espoir, j'aurais voulu rester à Londres, mais, ..

JASPER.

Mais pas moyen... il fallait d'abord échapper aux poursuites de ce misérable drôle.

LUCY.

Ah ! je l'avoue, cet homme m'a inspiré une telle frayeur que tout-à-l'heure, dans la rue, je tremblais à chaque pas de le voir paraître... et même encore ici, ma bonne Cate...

CATE.

Oh ! vous pouvez être tranquille, miss... il ne viendra pas vous relancer chez moi...

JASPER.

Je n'en répondrais pas, il est si audacieux...

CATE.

Si audacieux qu'il soit, miss, j'en ai vu de plus effronté... et tout-à-l'heure même, j'ai eu affaire à un garnement de la pire espèce... mais nous l'avons jeté dehors, et il ne rentrera plus, je vous le jure... (Harry a paru sur le seuil de la porte de gauche, Jack et Will le suivent, ce dernier cherchant à le retenir, mais Harry se débarrasse de lui et s'avance vers Cate.)

HARRY, à Cate.

Ne jurez pas ! car me voici.

CATE.

Encore !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, HARRY, WILL, JACK, puis JOHN.

LUCY, reconnaissant Harry.

Grand Dieu !

HARRY.

Que vois-je ?... c'est elle !...

LUCY, bas à Cate.

Ah ! mistress... c'est lui !

CATE, à Lucy.

Comment ?... c'est là...

JASPER.

Le chenapan en question... oui, cousine.

HARRY.

Ah ! mes amis, quel coup de fortune !... la jeune fille de la cité...

WILL.

Se peut-il ?...

HARRY, à Will.

Regarde-la...

WILL, regardant Lucy.

Ciel !... (A part.) Mon inconnue !...

HARRY.

Que je te remercie, ami, de m'avoir cédé tes droits !

WILL.

Quoi ?... que dis-tu, Harry ?... tu voudrais...

HARRY.

Elle m'appartient !

LUCY, à Cate.

Ah ! mistress, cet homme m'effraie ! Sauvez-moi, je vous en conjure...

CATE, prenant Lucy par la main.

N'ayez pas peur, mon enfant, et... (Lui indiquant une porte au deuxième plan, à droite.) entrez là.

HARRY, se plaçant vite devant cette porte.

Hé quoi ! nous priver si tôt de la présence de cette aimable miss ?...

CATE.

Elle est fatiguée, elle a besoin de repos... Laissez-la passer... allons...

HARRY, toujours devant la porte du deuxième plan.

Un enlèvement ?... je m'y oppose !

CATE.

Ah ! c'est ainsi ?... Eh bien... (Elle pousse vivement Lucy dans une chambre du premier plan, retire la clé de la porte et la met dans sa poche ; puis, se retournant vers Harry.) Votre servante, beau sire !

HARRY, furieux.

Ah ! damnée femelle !... (Will le retient.)

JASPER, riant tout haut.

Oh ! fameux ! bien joué, cousine, bien joué !

HARRY, à Jasper.

Eh ! je te reconnais, toi ; tu es le rustre qui lui donnais le bras hier, et qui m'as fait courir...

JASPER.

Un peu, je m'en vante.

HARRY.

Et tu ne crains pas que ma colère... (Jasper s'éloigne vivement.)

JACK, à Harry.

Laisse ce rustre tranquille, et viens avec nous. (Bas.) J'ai une idée... une excellente idée. (Il lui parle pas.)

HARRY, bas à Jack.

Tu as raison. (Haut.) Allons, trêve de plaisanterie... je crois que je me dégrise... Dormez en paix, belle tavernière, nous allons en faire autant.

WILL, bas à Cate, pendant que Harry et Jack sortent.

Veillez bien sur elle, mistress, et ne la laissez pas sortir avant de m'avoir vu.

CATE.

C'est bon, c'est bon, on sait ce qu'on a à faire.

SCÈNE VIII.

CATE, JASPER, puis JOHN.

JASPER.

Quel est celui-là, cousine ?

CATE.

Un sacripan comme l'autre, et dont je me méfie autant.

JASPER.

Je crois que vous vous trompez. cousine, ça me fait l'effet d'un brave jeune homme, qui a de bons sentiments.

CATE.

Qu'est-ce qui te fait supposer ça ?... tu ne le connais pas ?

JASPER.

Si fait, je me souviens à présent que je l'ai déjà vu.

CATE.

Où donc ?

JASPER.

A l'église de Saint-Dunstan... Pendant que la jeune fille faisait sa prière, il la regardait d'un air si attendri... et en même temps si dévot... on aurait dit qu'il la prenait pour la patronne de l'église...

CATE.

Il l'espionnait pour le compte de l'autre ; je te dis qu'ils s'entendent comme deux bandits. (A John.) Eh bien, avez-vous fermé derrière eux ?

JOHN.

J'ai mis les verroux et la barre de fer.

CATE, montrant la salle à gauche.

Il faut en faire autant de ce côté-ci ; puis, Jasper et vous, vous passerez la nuit dans cette salle. De cette façon, nous n'aurons rien à craindre cette nuit, et demain nous verrons ce que nous aurons à faire.

(Pendant que John, aidé de Jasper, ferme soigneusement la porte à gauche, Cate prend un flambeau et se dirige vers la chambre, à gauche, au premier plan, lorsqu'on entend frapper d'abord doucement, puis plus fort.)

JASPER.

On frappe encore, cousine.

CATE.

N'ouvrez pas !

JOHN.

Ce n'est pas à la porte, cette fois, c'est à la fenêtre.

WILL, en dehors, au fond.

Ouvrez ! au nom du ciel, ouvrez, ou la jeune fille est perdue !

JASPER.

Cousine, entendez-vous ? (Il fait un pas vers la fenêtre.)

CATE, le retenant.

C'est une ruse, n'ouvrez pas.

(Un vigoureux coup fait voler la fenêtre en éclats, et l'on voit apparaître Will. Cate saisit les pincettes, Jasper la pelle. John un escabeau, et tous trois s'élancent vers la fenêtre.)

JASPER, retenant Cate.

Ah ! cousine, c'est le jeune homme aux bons sentiments.

CATE.

Ils sont jolis ses sentiments ! il casse mes vitres et il entre par escalade...

WILL, entrant en scène.

Mistress Cate, si l'honneur de cette jeune fille vous est cher, faites-la sortir de cette chambre où vous l'avez enfermée.

CATE.

Non pas, s'il vous plait ! elle est bien là, et elle y restera.

WILL.

Je vous dis qu'elle est perdue si elle y reste un instant de plus... Harry-le-Diable a trouvé une échelle... il va s'introduire dans cette chambre.

CATE.

Ah ! le brigand !... Mais il arrivera trop tard ! (Elle entre vivement dans la chambre du premier plan, à droite.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LUCY.

LUCY, entre avec Cate, en apercevant Will, elle recule effrayée.

WILL.

De grâce rassurez-vous, miss, vous n'avez rien à craindre de moi... oh ! je vous le jure... par ce qu'il y a de plus saint au monde, par la mémoire de ma mère !... Ah ! ce mot là doit vous donner de la confiance à vous, miss, qui aimez si tendrement votre père.

LUCY.

Mon père... quoi ? vous connaissez ?

WILL.

Non, miss, j'ignore qui vous êtes... je sais seulement qu'il vous reste un père que vous chérissez ardemment.

Qui vous a dit ?...

LUCY.

Vous même, miss.

WILL.

Moi !

LUCY.

WILL.

A votre insu ; car vous vous adressiez à Dieu, et ne croyiez pas être entendue des hommes. Pardon... j'ai surpris sur les lèvres, cette fervente prière : Mon Dieu prenez ma vie, mais sauvez mon pauvre père.

JASPER, à Lucy.

C'est vrai, miss ; il était à l'église tout près de vous.

WILL.

J'ai compris que votre père était en danger de mort ; et cette pensée triompha de celle qui m'avait portée à vous suivre... jusqu'au pied de l'autel.

LUCY.

Eh bien. je vous crois, et je veux vous donner une preuve de confiance. Vous protégeiez une inconnue... maintenant, défendez donc contre les entreprises de l'homme que vous appelez votre ami, la fille de lord Spencer...

WILL.

Qu'entends-je ! vous, sa fille ! Oh ! vous avez raison, miss... c'est pour moi un devoir de vous défendre... mais, votre père, où est-il ?

LUCY.

Hélas ! arrêté hier, il a été conduit à la tour de Londres.

WILL, vivement.

A la tour ? mais il est perdu ! alors.

JASPER, lui poussant le bras.

Non pas... le bon lord aura sa grâce et il viendra nous rejoindre, en Ecosse, chez lord Douglas.

LUCY.

Il me l'assure... sans cela voudrait-il se séparer de sa fille ? Je pars dès demain avec Jasper Bully que voici.

WILL.

En attendant, tâchons de soustraire miss Lucy au péril qui la menace.

CATE.

Il n'y en a plus ! à présent que nous sommes avertis, que le brigand vienne et il trouvera à qui parler.

JASPER, montrant Will, à John.

Oui, nous sommes en nombre ; trois hommes contre un... (A Cate.) sans compter la cousine.

WILL.

Mais vous ne savez pas que tous nos compagnons... sont avec lui, ils entourent la taverne, et si vous essayez de sortir, ils enleveront miss Lucy.

LUCY.

Ah ! vous me défendriez contre lui.

WILL.

Oui, miss, mais comment ?... Ah ! quelle idée ! (A Jasper.)
Ecoute, l'ami, es-tu prêt à partir demain au point du jour ?

JASPER.

Je suis prêt.

WILL.

Connais-tu un ou deux hommes, pour te servir d'escorte
pendant la route ?

JASPER.

Non, pourtant j'ai une lettre de lord Spencer pour un jeune
seigneur, mais je ne sais où le trouver.

WILL, prenant Jasper, à part.

Le nom de ce seigneur ?

JASPER, lisant l'adresse de la lettre.

Edgard de Northumberland.

WILL.

Donne. (il prend la lettre et l'ouvre.)

JASPER.

Comment ! vous la lisez... Seriez-vous ?...

WILL, bas.

Silence ! pas un mot...

JASPER, à part.

Je tombe des nues !

WILL, à part, lisant la lettre.

Il recommande sa fille au neveu de son vieil ami... Oh oui,
je le jure, je la sauverai ! (A Jasper.) Sais-tu où demeure le lord
chef de justice ?

JASPER.

Je le trouverai.

WILL, écrivant à la hâte.

Cette lettre pour lui... Hâte toi... Vous, mistress Cate, si,
mes chers amis et moi, nous revenons briser vos portes, laissez-nous faire.

CATE.

Comment ? vous retournez donc auprès d'eux ?

WILL.

Il le faut bien, pour ne pas leur donner l'éveil... Surtout, gagnons du temps... (A Jasper.) Viens, l'ami...

JASPER, montrant la fenêtre.

Comment, est-ce que nous allons prendre ce chemin-là ?

WILL.

Sans doute, mes compagnons gardent la porte. (A Lucy.) A
revoir, miss, et bon courage !

(Will et Jasper descendent par la croisée et disparaissent.)

SCÈNE X.

LUCY, CATE, JOHN.

LUCY.

Digne jeune homme... pourvu que son dévouement ne lui soit pas funeste !

CATE.

Venez, miss, entrez avec moi dans ma chambre, vous serez à l'abri du danger. (A John qui s'était endormi.) John, restez de garde ici et si les brigands osent venir, criez au voleur de toutes vos forces.

(Elle entre avec Lucy dans la chambre du premier plan à gauche emportant la lumière.)

JOHN, seul, il fait nuit.

Allons, faute de mieux, je vais m'étaler dans ce fauteuil : on ne dort plus dans cette taverne, non, on ne dort plus. (Il se rendort.)

SCÈNE XI.

JOHN, endormi, HARRY, sortant de la chambre à gauche.

HARRY.

Elle n'est plus là !... damnation ! La rusée tavernière se sera méfiée, et l'aura changée de chambre... mais alors, elle doit être par là. (Traversant le théâtre à tâtons.) Je connais assez la maison pour trouver. (Il se heurte contre le fauteuil de John.) Hein ! qu'est-ce que c'est que ça ?... (Il s'arrête et écoute.) Bon... c'est le tavernier qui ronfle... tâchons de passer sans le réveiller... (En ce moment on entend frapper à la ported u fond.) On frappe.

JACK, en dehors.

Harry ! Harry ! es-tu là ? en ce cas, ouvre nous.

HARRY.

C'est ce drôle de Jack, que satan le confonde ! (il va ouvrir.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, JACK, TOM, puis WILL.

HARRY, à Jack, qui entre.

A qui diable en avez-vous ?

JACK.

Il faut déguerpir au plus vite.

HARRY.

Y penses-tu ? pourquoi ?

JACK.

J'ai aperçu des flambeaux au bout de la rue... Le lord chef de justice vient ici... il est conduit par ce rustre qui accompagnait la jeune fille.

HARRY.

Comment diable a-t-il fait pour sortir ?

JACK.

Je n'en sais rien, mais viens vite.

HARRY.

Allons donc ? ne sommes-nous pas assez forts pour résister à tous les constables de l'univers ? où sont nos amis ? où est Will ?

JACK.

Le voilà.

WILL, entrant.

Il faut partir, mon cher Harry, car ils nous suivent de près. (A part.) J'ai réussi.

HARRY.

Moi ! battre en retraite devant ces officiers noirs ? par saint Dunstan, nous leur offrirons un bol de punch... (Portant un toast.) Au lord chef de justice !

JOHN, se réveillant.

Hein ! quoi ? encore ?... Au voleur ! au voleur !

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LORD, GASCOIGNE, CONSTABLES, JASPER,
puis CATE et LUCY.

(Les constables portent des flambeaux.)

JASPER.

C'est ici, milord ; tenez, les voilà tous réunis, les scélérats... (Montrant Cate et Lucy.) Voici ma cousine Cate, et la jeune miss qu'ils ont voulu enlever.

LUCY, à lord Gascoigne.

Ah ! milord, protégez-moi !

LORD GASCOIGNE.

Soyez sans inquiétude, jeune fille, vous n'aurez plus rien à craindre d'eux.

CATE.

Ah ! milord, je vous en prie, arrêtez-moi tous ces brigands là, en commençant par celui-ci... (Elle désigne Harry.)

LORD GASCOIGNE.

Celui-ci ?... (Après un temps.) Ils seront arrêtés tous, c'est mon devoir et je viens le remplir.

HARRY, allant à lui en riant.

Vraiment, milord schérif ! est-ce que vous auriez l'intention...

LORD GASCOIGNE.

De vous conduire en prison ? Oui.

HARRY.

Ah ça, milord, vous ne nous connaissez donc pas ?

LORD GASCOIGNE, regardant autour de lui.

Non.

HARRY.

Vous plaisantez !

LORD GASCOIGNE.

Jamais.

HARRY.

Comment ?

LORD GASCOIGNE.

Je ne vois ici qu'une bande de perturbateurs, dont les violences indignent la cité... et j'en délivrerai les habitants de Londres, quand même ce serait de hauts et puissants seigneurs, dignement travestis en grossiers matelots.

JACK, s'avançant.

Milord...

LORD GASCOIGNE, le regardant.

Quand même il s'appellerait lord Hasting.

JACK, reculant.

Ah ?...

HARRY, s'avançant, et le prenant à part.

Mais moi, milord, moi ?... vous savez bien qui je suis ?

LORD GASCOIGNE.

Non, vous dis-je.

HARRY, bas.

Henry de Lancastre, prince de Galles.

LORD GASCOIGNE, se découvrant, et froidement.

Qu'importe ! vous seriez le roi que, vous trouvant à cette heure et en pareil équipage, je vous arrêteraï et vous conduirais en prison.

HARRY.

Ah ! c'est ce que nous allons voir.

LORD GASCOIGNE.

Oseriez-vous résister ? Prenez garde, les lois sont pour tout le monde, et le plus grand doit au plus petit l'exemple de l'obéissance ; de gré ou de force, je vous emmènerai d'ici. Constables, au nom du roi et de la loi, ces hommes sont vos prisonniers.

(Le constable tire de sa poche son bâton d'ébène qu'il étend sur Henry et ses compagnons. Henry fait un geste de résistance, Percy le retient.)

LORD GASCOIGNE, bas à Henry.

Les suivrez-vous maintenant, prince ?

HENRY, de même.

Par dieu ! il le faut bien ; mais je serai roi un jour, et alors malheur à vous...

LORD GASCOIGNE.

Alors comme alors... ne craint rien qui accomplit son devoir.

HENRY.

Allons, amis, acceptons pour cette nuit le gîte hospitalier que milord nous a fait préparer. (Bas, à Hasting.) A demain la poursuite de cette belle !

WILL, à part.

Demain ! elle sera sauvée...

Fin du premier acte.

ACTE II.

Un salon gothique dans le château du comte de Percy de Northumberland, à Schwesbury. — Porte au fond, portes latérales. — A droite, une porte secrète, masquée par un portrait en pied.

SCÈNE I^{re}.

BETTY, mettant le couvert, puis JASPER.

BETTY, seule.

Là ! voilà le déjeuner tout prêt ! Mylord et milady peuvent se mettre à table quand ils voudront. Doit-elle être contente, cette bonne lady Edgard, de voir son mari rester auprès d'elle une semaine toute entière ! savez-vous que c'est terrible d'être claquemurée comme ça, au fond d'un vieux château, dans un pays de loups ! Brou !... ça ne m'arrangerait pas du tout, moi !.. Ce n'est pas encore tant le vieux château et le pays de loups que l'idée de vivre toute seule... ce n'est pas pour ça qu'on se marie... aussi, avant d'épouser Jasper Bully, le premier garde chasse de mylord, je lui ferai jurer...

JASPER, qui vient d'entrer.

De vous embrasser soir et matin, et pour commencer... (il veut l'embrasser.)

BETTY, se défendant.

C'est bon, c'est bon, vous aurez le temps, car voyez-vous, une fois mariés, je n'entends pas que vous bougiez d'auprès de moi ; ni que vous fassiez comme mylord, qui a l'air si amoureux de sa femme, et qui pourtant... la laisse toujours seule.

JASPER.

Vous savez bien que depuis six mois, depuis que le vieux roi est mort, et que le prince de Galles son fils lui a succédé, milord a été appelé dans le conseil privé, et que le nouveau roi parait l'aimer beaucoup, à preuve qu'il lui a donné tous les biens du feu lord Spencer (baissant la voix) exécuté sous le dernier règne... et cela, sans se douter... voilà ce qu'il y a de curieux, sans se douter que son favori avait épousé l'héritière de ces mêmes biens, qui dès lors lui revenaient tout naturellement. D'après cela, vous voyez, miss Betty, que lord Edgard est obligé, par reconnaissance comme par devoir, d'aller continuellement à la cour.

BETTY.

Mais pourquoi n'y mène-t-il pas sa femme ? a-t-il peur qu'elle ne lui fasse honte ?

JASPER.

Il craint peut-être qu'elle ne lui fasse trop d'honneur.

BETTY.

Comment cela ?

JASPER.

Entre nous, miss Betty, il ne manque pas de mauvais sujets à la cour, à commencer dit-on, par le jeune roi, qui a la réputation d'en vouloir à toutes les jolies femmes...

BETTY.

Vraiment ? ah ! je voudrais le voir !

JASPER.

Hein ?

BETTY, mystérieusement.

Et milord, donc, notre jeune maître ! on dit qu'avant son mariage, il a été aussi un très-mauvais sujet, et qu'il menait une vie... oh ! mais une vie...

JASPER.

Chut !... ce sont des peccadilles de jeunesse dont il ne faut plus parler... (Regardant autour de lui et baissant la voix.) Oui...

BETTY, de même.

Au point dit-on, qu'il était affilié à une bande... de voleurs...

JASPER.

Oh ! non, pas de voleurs ! mais d'affreux brigands... qui se donnaient rendez-vous, à la taverne du Grand-Écumeur... il y en avait un surtout, qui faisait peur à tout le monde, excepté à moi pourtant ; car j'en suis venu à bout, du scélérat.

BETTY.

Vous vous êtes battu avec lui ?

JASPER.

Mieux que ça... je l'ai fait conduire en prison... et j'aime à croire qu'il n'en est pas sorti, mais chut, voici milord et mylady.

SCÈNE II.

LES MÊMES, EDGARD, LUCY.

LUCY, riant, à part.

Quand je vous disais, mon ami, que nous le trouverions ici... (Elle va s'asseoir à table.)

EDGARD, s'asseyant aussi.

Occupé à gagner les bonnes grâces de miss Betty.

BETTY, servant.

Oh ! mes bonnes grâces, pas encore ; il a trop de défauts, il est taquin, jaloux, maussade, bavard, cachotier...

JASPER.

Merci !...

EDGARD.

S'il en est ainsi, je vois que j'ai eu tort d'avancer votre mariage.

JASPER.

Vraiment, mylord ? votre seigneurie aurait songé ?...

EDGARD.

A vous unir dès demain, car dans deux jours, je retourne à Londres.

LUCY.

Ah !... encore ?...

EDCARD.

Il le faut, ma chère Lucy... (A Jasper et à Betty.) Mais puisque vous n'êtes pas d'accord...

BETTY.

On peut se mettre d'accord, mylord ; en vingt-quatre heures, on fait bien des choses.

EDGARD.

En ce cas, à demain la cérémonie.

JASPER.

A la bonne heure !

EDGARD.

Ainsi, tu vas aller à la ville inviter les amis et les parents de Betty.

JASPER.

Oui, mylord, et ce ne sera pas long.., quelle dommage que je ne puisse pas aller aussi à Londres, pour prévenir ma cousine Cate et son mari !

EDGARD.

Tu les verras aujourd'hui même, je les ai fait mander au château, de la part de mylady Edgard de Northumberland, qu'ils ne connaissent pas encore sous ce nom ; je veux les remercier du service qu'ils nous ont rendu autrefois.

JASPER.

Oh ! fameux ! ils vont être ébahis en vous reconnaissant, vous et mylady, car ils sont bien loin de se douter qu'un de ces brigands... Ah ! comme ça va m'amuser... aussi je vais me hâter, mylord... (A Betty.) Venez-vous me voir monter à cheval !

BETTY.

Le spectacle est trop curieux pour y manquer. (Jasper et Betty sortent.)

SCÈNE III.

EDGARD, LUCY.

EDGARD.

Qu'as-tu donc, chère Lucy ? d'où vient que ton doux et riant visage a pris tout-à-coup une expression de tristesse ?

LUCY.

Tu me le demandes, Edgard, quand tu viens de me dire que dans deux jours tu retournes à Londres.

EDGARD.

Mon devoir m'y appelle, Lucy.

LUCY.

Ton devoir ! est-ce bien ton devoir seul, Edgard ?

EDGARD.

Comment ! que supposes-tu donc ?

LUCY.

Que sais-je ! il y a peut-être à la cour des attraits plus puissant que n'en offre ce vieux château, et pourtant cette solitude, moi, je la préférerais au plus brillant séjour ; si tu la partageais avec moi, je serais la femme la plus heureuse !... mais comment se passe la moitié de ma vie ? à attendre, à rêver à un époux absent, à errer dans les vastes allées du parc, en murmurant ton nom et tes dernières paroles d'adieu... alors ma tête se trouble, s'égaré... une idée horrible me saisit, il me semble que ton existence passée te retient encore par quelque lien... je te vois auprès de ces femmes plus belles, plus brillantes que moi, à leurs pieds peut-être, oubliant ta Lucy...

EDGARD.

Oh ! jamais ! jamais ! je te le jure !

LUCY.

Vrai ! eh bien ! donne-moi une preuve de ta sincérité.

EDGARD.

Laquelle ? parle...

LUCY.

Conduis-moi une fois, une seule fois à Londres, présente moi au roi et à sa cour.

EDGARD.

Que demandes-tu ? c'est impossible, Lucy.

LUCY.

Impossible !... et pourquoi ?

SCÈNE IV.

LES MÊMES, SIR WALTER.

EDGARD, voyant la porte s'ouvrir.

Qu'y a-t-il ?

UN VALET.

Un cavalier inconnu voudrait parler à votre seigneurie.

EDGARD.

Qu'il entre. (Sir Walter entre la visière de son casque est baissée ; dès que le valet s'est retiré, il lève sa visière.) Sir Walter ! l'écuyer du roi ! par quel hasard ?

WALTER.

Ce n'est point un hasard, mylord ; j'étais, vous le savez, un écuyer fidèle du noble comte votre oncle ; c'est moi qui lui ai fermé les yeux en Ecosse, et votre seigneurie a hérité de tout mon dévouement ; j'avais hâte de lui en donner une preuve.

EDGARD.

Expliquez-vous.

WALTER.

Je précède le roi de quelques instants.

EDGARD.

Le roi !

LUCY.

Se peut-il ? quel bonheur !

WALTER.

Sa grâce s'est rendue à Schwesbury avec quelques seigneurs, et ne veut point passer devant ce château sans vous rendre visite...

EDGARD.

Ciel !

WALTER.

L'intention du roi était de vous surprendre ; mais j'ai pensé que votre seigneurie me saurait gré de la prévenir... on peut avoir certaines mesures à prendre... j'ai fait un détour à travers bois, et je cours rejoindre le cortège qui n'est plus qu'à un mille d'ici.

EDGARD.

Je vous remercie, Walter ; je reconnaitrai ce service ; allez vite, je ne sais rien.

(Walter s'incline et sort.)

SCÈNE V.

EDGARD, LUCY.

EDGARD, marchant avec agitation.

Le roi dans ce château ! que me veut-il ? ah ! je crains de le deviner ?

LUCY.

Ah ! milord, c'est le ciel qui l'y amène... vous refusiez de me conduire à la cour, et c'est la cour qui vient à moi ! allons, cher lord, un peu de courage, et puisque le destin en ordonne ainsi, présentez à son souverain la comtesse de Northumberland.

EDGARD.

Vous, Lucy ; vous paraître à ses yeux ! ah ! je serais perdu !...

LUCY.

Perdu ? comment ?

EDGARD.

Il faut donc tout vous apprendre ! cet homme dont le souvenir seul vous épouvante, ce jeune homme débouché de la tarverne, si téméraire dans ses poursuites, Harry-le-Diable, enfin...

LUCY.

Achevez...

EDGARD.

C'est lui ! le roi !

LUCY.

Le roi !

EDGARD.

Comprends-tu, maintenant pourquoi je t'ai cachée au fond de cette solitude, avare de ce trésor sans prix qu'un rival tout puissant aurait arraché à mon amour ?...

LUCY.

Je suis ta femme, Edgar !... Est-il une puissance au monde qui ose briser des liens formés devant Dieu ?

EDGARD.

Oh ! sa vengeance à lui ne connaît ni frein, ni scrupules !

LUCY.

Sa vengeance, dis-tu ?

EDGARD.

Ne l'ai-je pas trompé ? ne lui ai-je pas ravi celle qu'il poursuivait avec tant d'ardeur ! Il ne verra ici qu'une revanche à prendre contre ce qu'il appellera ma trahison.

LUCY.

Du calme, mon ami, du sang-froid ; ne suis-je pas là, moi qui t'aime, et qui suis prête à tous les sacrifices ? voyons, cherchons ensemble... fuir sur-le-champ tous les deux ?

EDGARD.

Nous ne pourrions lui échapper.

(Entrée de Betty et du domestique pour enlever la table.)

LUCY.

Me tenir cachée à ses yeux !...

EDGARD.

Impossible ! il te demandera. Qu'elle excuse lui donner ? on fouillerait le château.

LUCY.

Ah quelle idée ! nous sommes sauvés ! le roi vandra que tu lui présentes ta femme ; eh bien ! tu la lui présenteras.

EDGARD.

Comment ? que veux-tu faire ?

LUCY, appelant.

Betty !... Betty !...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, BETTY.

LUCY, à Betty.

Tu es née sur ce domaine ; tu es toute dévouée à tes maîtres, et si tu les voyais en péril, tu serais capable de tout pour les sauver ?

BEGTY.

Oh ! n'en doutez pas, milady.

LUCY.

C'est bien, je vais te mettre à l'épreuve... le roi... mais qu'entends-je ?

EDGARD, à la fenêtre.

Dieu me pardonne, les voici déjà !... j'aperçois le roi Henry... et ses courtisans... Hasting est près de lui... Hasting, mon rival dans sa faveur... mon ennemi.

LUCY.

Allons, cher Edgard, une heure de lutte et d'adresse !... re-

çois ici ton souverain, ton hôte, et fais bonne contenance... ta femme veille à ton salut... là, près de toi... Viens, Betty, suis-moi, je t'expliquerai tout.

BETTY, troublée.

Comment ? le roi... toute sa cour ! et moi, dans cette bagarre...

LUCY.

Mais viens donc, viens donc ! (Elle entraîne Betty.)

EDGARD, à part.

Allons ! du courage et pour elle et pour moi. (La porte du fond s'ouvre.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE ROI, HASTING, DUDLEY
ET QUELQUES SEIGNEURS.

UN PAGE, annonçant.

Le roi !

EDGARD, jouant la surprise.

Vous, Sire... un tel honneur... je vais ordonner...

LE ROI.

Rien... ce n'est pas le roi d'Angleterre, c'est un ami qui vient se reposer chez toi... ou plutôt c'est Harry-le-Diable, qui vient surprendre son ancien compagnon. Aussi, tu vois, au lieu d'être entouré par les graves lords de mon conseil, j'ai pris pour escorte toute notre bande de mauvais sujets : (Les désignant.) Walter, Tom, (Montrant Hasting.) Jack, le premier des vauriens.

HASTING, à part.

Oh ! le second, tout au plus.

LE ROI.

Hein ! plait-il ?

HASTING.

Je dis, Sire, que votre volonté est que notre cher Will mette de côté toute espèce de cérémonial, et que pour nous faire une réception joyeuse il transforme son château de Schwesbury, en taverne de Grand-Écumeur !

LE ROI.

Doucement, Jack ; tu oublies que Will est devenu homme sage et rangé, depuis qu'il a pris femme ; et si le roi veut bien quelquefois redevenir pour vous Harry-le-Diable, c'est sous un tout autre aspect qu'il désire apparaître aux yeux de Lady de Nortumberland ; car j'espère, Edgard, être plus heureux ici qu'à Windsor ; la puissance et la beauté peuvent traiter d'égale à égale.

EDGARD.

Sire... cet honneur la rendra confuse... elle est si peu préparée à une telle visite que je crains...

LE ROI.

Nous attendrons... pour lui donner le temps de se remettre... mais par saint Dunstan, ami, nous ne quitterons pas le manoir de Schwesbury, sans en avoir salué la châtelaine.

EDGARD.

Sire, dans un instant, milady va se rendre aux ordres de votre grâce... je vais la prévenir. (Il sort.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, excepté EDGARD.

HASTING.

Ce cher lord a beau se contraindre, une sorte d'inquiétude perce dans ses regards.

LE ROI.

Enfin, milord, nous allons savoir qui de vous deux a gagné la gageure ; toi, Dudley, tu prétends que si notre ami Edgard a montré si peu d'empressement à nous présenter sa femme, c'est que la pauvre Lady étant laide et disgracieuse, il redoute les sarcasmes de ses anciens compagnons de plaisir.

DUDLEY.

Oui, Sire, je ferais d'avance le portrait de la châtelaine, c'est une grosse et lourde montagnarde qui trône au milieu de ses paysannes et qui leur enseigne les bonnes manières... de filer la toile et de faire des fromages.

HASTING.

Et moi, Sire, j'ai mes motifs pour supposer tout le contraire.

LE ROI.

Explique-toi.

HASTING.

Sire, vous vous rappelez le serment que vous avez prêté sur l'évangile, le jour même de votre avènement, de venger la mémoire de votre glorieux père, en poursuivant à outrance le chef de ce hardi complot qui avait pour but d'humilier et de briser sur son front la sainte couronne d'Angleterre.

LE ROI.

Oui, mais ce mystérieux conspirateur a toujours échappé à mes recherches ; et ce n'est pas étonnant ; c'est toi qui t'en étais chargé.

HASTING.

Aujourd'hui, je suis sur ses traces.

LE ROI.

Toi ?

HASTING

Tout dévoué à votre grâce, je poursuis depuis longtemps des preuves qui se trouvent entre les mains d'un vieux chapelain écossais... de gré ou de force, je les aurai et plus tôt que je ne l'espérais, grâce à ce voyage sur la frontière.

LE ROI

Tu les auras ?...

HASTING.

Aujourd'hui même, avant une heure, ici, je vous remettrai les papiers qui renferment tous les détails de cette conspiration, et le nom de son chef.

LE ROI.

Malheur à lui ! Ce n'est pas ma propre injure, c'est celle de mon père que j'ai juré de punir... Je tiendrai mon serment... Mais quel rapport entre ce crime d'état et la comtesse ?

HASTING.

Le voici : C'est que l'un de mes émissaires, obligé de s'arrêter sur la frontière pour attendre l'occasion favorable, avait trouvé moyen de s'introduire ici. Il assure que milady de Northumberland est d'une beauté remarquable, et que sa grâce et son esprit captivent tous ceux qui ont le bonheur de l'approcher. Ce serait donc par jalousie que notre cher Edgard aurait privé votre grâce du plaisir de l'admirer.

LE ROI.

Par ma couronne, Hasting, on croirait que tu en veux à notre hôte, car rien au monde ne m'irriterait plus qu'une telle conduite ; et s'il était vrai que... mais, chut ! nous allons savoir à quoi nous en tenir ; il nous amène la comtesse.

SCÈNE X.

LES MÊMES, EDGARD, BETTY richement habillée.

EDGARD, à Betty, la tenant par la main.

Prenez garde ! (A part.) J'ai donné le mot à tous mes serviteurs. (Bas à Betty.) N'oubliez pas la leçon qu'on vous a faite.

BETTY, bas.

Je tâcherai... je tâcherai. (A part.) Quelle frime !... faire la grande dame... et devant un roi ! (Regardant le roi.) C'est ça, lui ? Oh ! v'là qu' j'ai un tremblement ! (Se donnant de l'aplomb.) Hein ! hein !

EDGARD.

Sire, j'ai l'honneur de présenter à votre grâce...

LE ROI.

Milady de Northumberland.

BETTY.

Comme vous dites.

EDGARD, bas à Betty.

Saluez.

BETTY, saluant gauchement.

Sire... votre grâce...

LE ROI.

Je vous salue, milady.

BETTY.

Votre grâce est bien bonne. (A part.) Comme il me reluque ! ça m'interloque.

LE ROI.

Il y a bien long-temps, milady, que je souhaite la faveur qui m'est accordée en ce moment.

BETTY.

Et moi, donc, Sire... enchantée de faire votre connaissance.
(Elle fait la révérence.)

EDGARD, à part.

Oh !

LE ROI.

Comment ?

BETTY.

Oui, Sire... le plaisir... l'honneur... lorsque j'ai su que votre grâce... me faisait la grâce... d'être assez gracieuse pour... enfin, ça m'a saisie... et ça fait que... (Faisant une révérence.) voilà, Sire !

LE ROI, à part.

Elle est originale.

EDGARD.

Sire, excusez la timidité, le trouble de la comtesse... élevée loin de la cour !...

LE ROI.

Je m'en aperçois.

HASTING.

Je n'en reviens pas !

DUDLEY, bas au roi.

Eh bien, Sire, que disais-je à votre grâce ?

LE ROI, à Dudley.

Mon cher Dudley, ni toi, ni Hasting, ne m'aviez fait d'avance un portrait ressemblant... Elle s'exprime mal, c'est vrai, mais elle n'est ni laide... ni désagréable. (A part.) Elle a même un petit minois agaçant... (A Betty.) Savez-vous, noble dame, que j'en veux beaucoup à votre cher époux d'avoir privé jusqu'ici notre cour de Windsor d'un de ses plus beaux ornements.

BETTY.

Ah ! Sire, complimenteur est menteur, comme on dit.

EDGARD, à part.

Je suis au supplice !

LE ROI.

C'est trop de modestie, milady ; j'espère bien désormais avoir le plaisir de vous voir souvent, très-souvent.

BETTY.

Comment donc, Sire, trop heureuse... (Edgard lui fait un signe ; elle reprend :) c'est-à-dire, non... je me rappelle... excusez-moi. (A part, cherchant dans sa mémoire.) Voilà... voilà... j'y suis... (Haut, avec dignité et comme récitant une leçon.) Sire, habituée à vivre dans la solitude, je serais bien malheureuse si je devais quitter ma douce retraite pour les plaisirs bruyants de la cour. (A part.) Ouf !... je crois que c'est ça !

HASTING, bas au roi.

On lui a soufflé sa réponse.

LE ROI, à Hasting.

C'est possible...

HASTING, bas au Roi.

Edgard, sans doute; voyez son inquiétude.

LE ROI.

Allons, puisqu'il en est ainsi, milady, je n'insiste pas.

EDGARD, à part.

Je respire !

LE ROI.

Mais, à propos, mon cher Edgard, on ne parle que des belles chasses de ta forêt de Schwesbury; j'espère que tu voudras bien nous en faire les honneurs.

EDGARD.

Je suis aux ordres de votre grâce... Milady vous demande la permission de se retirer.

LE ROI.

Non pas... non pas... à peine ai-je eu le temps d'apprécier son mérite.

EDGARD.

Mais, Sire...

LE ROI.

Je vous prie, au contraire, milady, de vouloir bien me tenir compagnie pendant qu'Edgard et ces aimables seigneurs s'occuperont des préparatifs.

EDGARD.

Quoi ! Sire, vous voulez...

LE ROI.

Allez... cher lord... allez...

BETTY, à part.

Me voilà bien, pour le coup !

EDGARD, bas à Betty,

Sur votre âme, contenez-vous !... un seul mot imprudent... et nous sommes perdus !

LE ROI, à Edgard.

Eh bien !

EDGARD.

Sire, je m'éloigne... Mylords, veuillez me suivre dans le pavillon du parc.

(Il sort avec les autres seigneurs, en regardant Betty.)

SCÈNE XI.

LE ROI, BETTY.

LE ROI, à part.

Par saint Dunstan ! je crois qu'il a peur de me laisser seul avec sa femme... Hasting aurait-il raison ?

BETTY, à part.

C'est maintenant qu'il s'agit de veiller sur ma langue.

LE ROI.

Eh bien ! chère lady, me ferez-vous le plaisir de nous accompagner à la chasse ? Vous ne répondez pas ! vous dont l'humeur un peu farouche fuit l'éclat des cours et des villes, vous devez être la Diane de ces forêts.

BETTY, à part.

Diane ! quelle diane ?... nous avons ici une levrette blanche... mais ça ne peut pas être ça...

LE ROI.

Vous vous détournez, chère lady ; est-ce donc ma présence qui vous rend muette ? aurais-je le malheur de vous faire peur ?

BETTY.

Oh ! non... votre grâce n'a rien d'effrayant.

LE ROI.

Ah ! (Lui prenant la main.) Dans ce cas, charmante lady, vous daignerez tout-à-l'heure me servir de guide dans les bois, en avant de notre escorte... ce sera presque un tête-à-tête à cheval...

BETTY.

A cheval, moi ! oh ! non, j'ai trop peur.

LE ROI.

Vous avez peur.

BETTY.

Je crois bien !... l'autre jour, j'ai fait une si jolie culbute.

LE ROI, lui lâchant les mains.

Hein ?

BETTY.

Après ça, c'est la faute de Jasper qui m'avait prise en croupe.

LE ROI.

Platt-il ?

BETTY, se mordant les lèvres.

Oh !

LE ROI.

Quel est ce sir Jasper ?

BETTY, faisant la grande dame.

Mon premier garde-chasse.

LE ROI, à part.

Comment ? elle monte en croupe, avec...

BETTY.

Je vais vous expliquer ça, Sire... Mon palefroi à moi, s'était emporté... alors sir Jasper... pour me sauver... m'a saisie à bras le corps...

LE ROI.

Sans respect pour votre dignité ?...

BETTY.

Le pauvre garçon !... il s'y est mal pris, et ma dignité est tombée par terre.

LE ROI, riant.

Ah !... ah !... ah ! pardon milady... ah !... ah !

BETTY.

Oh !... riez... allez. (Riant aussi.) Ah !... ah ! ah !...

LE ROI, à part.

Ah ! ça, parle-t-elle sérieusement ! ou bien...

BETTY, à part, reprenant son sérieux.

Holà ! prenons garde.

LE ROI.

Avec la bonne humeur dont vous paraissez douée, comment pouvez-vous vous plaire dans ce lieu sauvage ? avouez-le, chère lady, ce n'est pas votre goût qui vous y retient... (Bas.) c'est la jalousie de votre époux.

BETTY.

Vous croyez, Sire ?

LE ROI, lui reprenant la main et lui baisant le bout de ses doigts.

J'en suis sûr... la jalousie, hélas est un bien vilain défaut.

BETTY.

N'est-ce pas, Sire ? c'est ce que je disais ce matin encore à Jasper.

LE ROI.

Hein !... Jasper... toujours ?...

BETTY, à part.

Oh !

LE ROI.

Comment sir Jasper est jaloux...

BETTY, vivement.

De sa prétendue... une jeune fille charmante... à qui je m'intéresse beaucoup.

LE ROI.

A la bonne heure... mais où donc est-il ce Jasper ?

BETTY.

A la ville, pour not... pour son mariage. (La porte s'ouvre, J'asper paraît. — A part.) Ah ! mon Dieu !... le voilà...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, JASPER.

JASPER, au fond, à part.

Personne dans le château. (Apercevant Betty qu'il prend pour Lucy.) Ah !... mylady.

BETTY, à part.

Comment le prévenir ?

JASPER, toujours au fond.

Milady n'a pas d'ordres à me donner ?

BETTY, déguisant sa voix.

Aucun, mon bon Jasper... allez... allez...

LE ROI.

Ah ! c'est là le Jasper en question. (A Jasper.) Approchez, l'ami... (Le regardant.) Eh mais !... je ne me trompe pas...

JASPER, le regardant et le reconnaissant.

Ah ! Jésus !... c'est lui ! le brigand de la taverne !

BETTY.

Hein ? (A part.) Comment appelle-t-il le roi ?

LE ROI.

Eh ! par saint-Dunstan ! c'est le rustre qui accompagnait ma belle inconnue.

JASPER.

Et en costume de seigneur encore ! il aura volé ça sur la grande route.

BETTY, à part.

Le malheureux, qu'est-ce qu'il dit ?

LE ROI.

Tu me reconnais donc, l'ami ?

JASPER.

Si je vous reconnais ! que trop, damné farceur que vous êtes !

BETTY, à part.

Juste ciel !

JASPER.

Je vous croyais mort, moi, et ma foi, je disais : bon débar-ras !

LE ROI.

Oui dà !... et qu'est devenue la jeune fille que tu accompa-gnais ?

JASPER.

Quelle demande ! ce qu'elle est devenue, quand je vous trouve avec mi... (En se retournant il reconnaît Betty qui lui fait un signe.) Hein !... quoi !...

BETTY, bas à Jasper.

Tais-toi, Jasper, ou nous sommes perdus.

LE ROI, à Betty,

Qu'avez-vous milady ?

BETTY.

Moi ? rien !

JASPER, abasourdi.

Milady !...

BETTY.

Mon bon Jasper, allez trouver mylord... il a besoin de vous. (Bas.) Il vous expliquera tout.

JASPER.

Ah !... vous voulez, milady ?...

BETTY, bas.

Mais, va-t'en donc...

JASPER, bas.

C'est que la laisser seule... avec...

LE ROI, à part.

Ou ce garçon est fou, ou il y a quelque mystère entre lady Edgard et lui...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, CATE, et JOHN.

CATE.

Eh ! tenez, le voilà, le cousin Jasper !... pas une âme à qui demander... mais je savais bien que je finirais par le trouver... bonjour, cousin... ça va bien ?

JASPER, préoccupé.

Merci, et vous ?... comme vous voyez... tant mieux...

LE ROI, à part.

Eh ! mais, c'est la tavernière du Grand-Écumeur... avec son mari !

CATE, à Betty en la saluant.

Pardon !... milady, car c'est à milady elle-même que j'ai l'honneur de parler ?

BETTY, d'un air de protection.

Oui... oui.... bonjour... braves gens... bonjour...

CATE, à son mari.

Saluez... monsieur John... ah ! ça, mais qu'avez-vous donc à rouler des gros yeux effrayés. comme si vous aviez vu le diable.

JOHN.

Je le crois bien. (Montrant le roi.) Puisque le voilà !...

CATE, le reconnaissant.

Harry-le-Diable.

JASPER.

Eh ! oui.

CATE.

C'est bien lui, le scélérat !

BETTY.

Encore !

LE ROI, riant.

Ah ! ah ! (A John.) Bonjour John. (A Cate.) Bonjour, belle tavernière... nous sommes de vieilles connaissances, et vous ne vous attendiez pas à me rencontrer ici. n'est-ce pas ?

CATE.

Ma foi, non... en fait de rencontres, il y en a de meilleures.

LE ROI,

Merci, ah ! ça, qu'est-ce qui vous amène dans ce château ?

CATE.

Demandez à milady, puisque c'est elle qui nous a invités au mariage du cousin Jasper...

LE ROI.

Ah ! oui... je sais... il se marie...

CATE.

Demain...

LE ROI.

Avec une très-jolie fille.

JASPER.

Tiens, qu'est-ce qui vous a dit ça ?

LE ROI, montrant Betty.

C'est milady.

JASPER.

Oh ! (A part.) la coquette !...

CATE, bas à Jasper.

Dites-donc, cousin, si j'ai un conseil à vous donner c'est de ne pas montrer votre fiancée à ce mauvais garnement là ! (Montrant le roi.)

JASPER, bas à Cate.

Ah ! vous croyez que s'il la voyait...

CATE, de même.

Votre affaire serait claire...

JASPER, de même.

Hein !... merci de l'avis... (A part.) Il est bien temps !

LE ROI, à part.

De l'embarras... des chuchottements?... que se passe-t-il donc ici ? ah ! ça ! mais on dirait que vous formez ensemble un petit complot contre moi.

CATE.

Voyez-donc le grand mal !

BETTY.

Madame.

CATE.

Oh ! milady, je ne le crains pas, moi ; et si j'étais à la place de votre seigneurie, je le ferais mettre à la porte du château, et tout de suite, comme autrefois je l'ai fait mettre à la porte de la taverne.

LE ROI.

Mais non pas par le même moyen, je suppose.

CATE.

Pourquoi donc pas ? il y a des constables à Schwesbury comme à Londres, et dès qu'on peut signaler un mauvais sujet... (Voyant entrer Edgard, Hasting Dudley et les autres seigneurs.) Ah ! mon Dieu ! toute la bande.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, EDGARD, HASTING, DUDLEY ET AUTRES, SUITE.

EDGARD, s'avancant.

Sire, tout est prêt, et l'on n'attend plus que votre grâce...

JASPER, stupéfait.

Sire... lui !

CATE.

Hein !... le roi !

JOHN.

Harry-le-Diable ? c'est le roi ?

3

BETTY.

Eh ! oui ! voilà une heure que je vous fais des signes.

EDGARD.

Le tavernier !

HASTING.

Le Grand-Écumeur est ici au complet.

LE ROI, à Hasting, qu'il prend à part.

Hasting, la jeune fille que j'ai tant cherchée doit être ici.

HASTING, bas.

Je le crois, Sire.

LE ROI, de même.

La fiancée de ce drôle, peut-être ?

HASTING, de même.

J'ai un autre soupçon, Sire, je le communiquerai à votre grâce.

LE ROI.

C'est bien, suis moi. (Haut.) En chasse, messieurs. (A Edgard.) A vous, milord, de nous servir de guide. (A Jasper qui s'est approché de Betty.) Et vous, monsieur le garde-chasse, prenez les devants et montrez-nous votre adresse... Venez, milords... venez...

(Tous sortent excepté Betty, Cate et John.)

SCÈNE XV.

BETTY, CATE, JOHN, puis LUCY.

BETTY.

Je n'en puis plus ! quand on n'a pas l'habitude d'être grande dame.

CATE.

Etes-vous fou, monsieur John ? accabler le roi d'injures !

JOHN.

C'est vous, douce amie.

CATE.

C'est vous !

BETTY.

Taisez-vous donc !

(Le portrait qui masque la porte secrète tourne sur ses gonds.

Lucy paraît et avance la tête avec précaution.)

LUCY.

Sont-ils partis ?

BETTY.

Oui... milady.

CATE.

Milady.

BETTY, à Lucy.

Vous pouvez venir.

(Lucy entre en scène.)

CATE.

Est-il possible ? miss Spencer, ici !

LUUY.

Oui, ma bonne Cate, miss Spencer que vous avez protégée, et qui est aujourd'hui milady de Northumberland.

JOHN.

Hein ? deux miladys à présent ! mylord a deux femmes.

CATE.

Imbécille ! Il n'y a que les turcs qui en ont plusieurs.

(Rumeur en dehors.)

LUCY.

Eh ! mais, ce bruit !

CATE.

Voyez donc, John !

JOHN.

C'est dans la cour.

CATE.

Les apprêts de la chasse, n'est-ce pas ?

JOHN.

Je ne vois ni lord Edgard, ni Jasper.

CATE.

Partis, en avant, sans doute.

JOHN.

Eh ! mais c'est lui... le roi...

LUCY.

Le roi...

JOHN.

Il remonte... je l'entends... le voici...

LUCY.

Ah ! rentrons vite. (Elle rentre dans sa cachette.)

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, LE ROI.

BETTY.

Eh quoi ! Sire ? ... déjà de retour ?

LE ROI, affectant beaucoup de trouble.

Hélas ! oui... noble dame.

BETTY.

Comme vous avez l'air agité.

LE ROI.

Ah ! je n'en ai que trop sujet !... je vais vous porter un coup terrible... mais je ne puis ni ne dois rien vous cacher... et j'ai même pensé que par ma bouche... la nouvelle pourrait être adoucie...

BETTY.

Ah ! mon Dieu ! qu'est-il donc arrivé ?

LE ROI, à part.

Enfin, je vais donc savoir la vérité !

BETTY.

Eh bien ! Sire ?

LE ROI.

Eh bien, milady, ce malheureux jeune homme, à qui je portais quelque intérêt, votre parent, mistress Cate... ce garde-chasse.

BETTY.

Jasper ? Ah ! mon Dieu ! serait-il arrivé un malheur...

CATE, bas, à Betty.

Prenez garde.

LE ROI.

Ah ! plut au ciel que nous n'eussions à déplorer que la perte de ce rustre !...

BETTY.

Sa perte ? la perte de mon Jasper ?

LE ROI, à part.

Son Jasper ! c'est la fiancée !

BETTY.

Mais parlez, parlez-donc... perdu... comment ?

LE ROI.

Eh non... ce n'est pas lui...

BETTY.

Ah ! (A part.) Que c'est donc bête de faire des peurs comme ça ! (Haut.) Vous excuserez mon émotion, Sire, c'est un si fidèle serviteur.

LE ROI, à part.

Mais la comtesse !... où est-elle ?

BETTY..

Eh bien, sire ?...

LE ROI.

Eh bien ! ce maladroit est cause du cruel accident qui vient d'arriver.

CATE.

Un accident ?

BETTY.

Je tremble... mais qu'a-t-il donc fait ? Sire...

LE ROI.

Rappelez votre courage... A peine descendu dans la cour pour donner la preuve d'adresse que je lui demandais, il décoche une flèche contre le cœur de pierre qui surmonte les armoiries sculptées en relief sur la poterne... mais le trait mal dirigé, rencontre un obstacle qui le fait dévier, et va frapper un autre cœur... celui du plus cher et du plus fidèle de mes amis.

BETTY.

Ah !... mon Dieu !

CATE, regardant du côté de la porte secrète.

Ah ! de grâce, Sire, plus bas, plus bas...

LE ROI, à part.

Elle est là ! (Haut.) Je m'approche de lui... je cherche à lui prodiguer des secours... mais d'une voix faible... Je sens, dit-il,

que le coup est mortel... et mes instants sont comptés... Sire, puissé-je au moins rendre le dernier soupir dans les bras d'une épouse chérie... daignez avertir milady de Nortumberland.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, LUCY, puis EDGARD.

LUCY, sortant pâle et en désordre de la chambre secrète.
Edgard ! mon cher Edgard !

LE ROI.

C'était elle !

LUCY.

Par grâce, par pitié, conduisez-moi.

LE ROI.

Arrêtez, milady.

LUCY.

Non, je n'écoute rien ; laissez-moi, je cours... (voyant entrer Edgard.) Ah ! (Elle se jette dans ses bras.)

EDGARD.

Lucy !

LUCY.

Tu n'es pas blessé !

EDGARD.

Moi !

LE ROI.

Non, milady ; je savais qu'on me trompait, et il m'a fallu employer la ruse pour découvrir la vérité.

LUCY.

Ah ! Sire... C'est affreux ! (Elle embrasse son mari.)

HASTING, entrant avec les autres seigneurs.

Sire, mon exprès arrive à l'instant... Voici la liste des conspirateurs que je vous ai promise.

LE ROI.

Que dis-tu ?

HASTING, lui donnant des papiers.

Les noms, Sire, voyez les noms...

LE ROI, regardant.

Ah ! (Haut.) Milords ! Edgard de Nortumberland est un lâche et un traître.

EDGARD.

Sire !

LE ROI.

Silence ! vous parlerez quand nous le permettrons. Hasting, et vous milord Dudley, assurez-vous de sa personne, et qu'il soit gardé à vue dans son château ; vous me répondez de lui sur votre tête.

(Lucy jette un cri et tombe dans les bras d'Edgard qui se dégage et la remet aux soins de Cate et de Betty, puis il tire son épée et la remet à Dudley.)

Fin du deuxième acte.

ACTE III.

Même décor.

SCÈNE I.

JASPER, BETTY.

JASPER, assis.

À vingt-six ans trois mois et deux jours ! moi qui espérait mourir de vieillesse. Ah ! ah !

BETTY, entrant.

Qu'as-tu donc, mon bon Jasper ? d'où vient cet air désespéré, et ces gros soupirs que j'ai entendus de l'autre bout du château.

JASPER.

Mais il y a de quoi, ce me semble.

BETTY.

Serait-il arrivé quelque nouveau malheur à mylord Edgard ?

JASPER.

Ah ! c'est bien de mylord qu'il s'agit !

BETTY.

Pourtant on l'a séparé de mylady, et il est gardé à vue dans sa chambre.

JASPER.

Ce n'est rien que ça !... mais moi... moi ! je vais payer les pots cassés.

BETTY.

Toi ? et pourquoi ça ?

JASPER.

Parce que j'ai commis un crime de lèse-majesté.

BETTY.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

JASPER.

Je ne le savais pas plus que toi il y a une heure ; mais ce chenapan, que l'on appelle maintenant lord Hastings, vient de m'expliquer ça. Vois-tu, celui qui insulte le roi ou qui conspire contre sa vie et sa liberté, commet un crime de lèse-majesté. Or, je l'ai appelé grand brigand, et autrefois je l'ai fait coffrer, d'où il s'en suit qu'aujourd'hui je suis un criminel d'état.

BETTY.

Ah ! mon Dieu ! et qu'est-ce que l'on va te faire pour ça ?

JASPER.

Ce que l'on va me faire... je n'ose pas te le dire... mais toi, Betty, toi, on va te faire veuve.

BETTY.

Veuve !... Ah ! mon Dieu ! quelle douleur j'en ressentirais !

JASPER.

Eh bien ! et moi donc ! voilà ton avenir brisé, ma pauvre enfant !

BETTY.

Tu crois ?

JASPER.

Tu resteras seule, sans guide et sans appui, car je suis sûr que tu ne pourras jamais te résigner à me donner un successeur, n'est-ce pas ?

BETTY, pleurant.

Je tâcherai.

JASPER.

Pauvre petite chatte ! Sa résignation me fend le cœur... Et dire que toutes les portes du château sont gardées à vue... on me laisse libre, mais pas moyen de m'échapper.

BETTY.

Tais-toi donc, voici le roi.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE ROI, LORD HASTING, QUELQUES SEIGNEURS.

LE ROI, à lord Hasting.

Le gouverneur de la tour et le chef de justice du comté sont-ils arrivés ?

HASTING.

Pas encore, sire, mais je pense qu'ils ne tarderont pas.

JASPER, bas à Betty.

Tu l'entends !.. ça me regarde... (soupirant.) Ah ! à vingt-six ans trois mois deux jours !... moi qui avais espéré mourir de vieillesse.

BETTY, bas.

Attends un peu ! je vais lui parler. (S'avançant vers le Roi et lui faisant la révérence.) Sire !... Sire !...

LE ROI, brusquement.

Que voulez-vous ?

BETTY.

Sire, je venais vous prier de ne pas m'en vouloir de la frime d'hier ; et quant à cet innocent de Jasper... il ne savait guères que vous me contiez des douceurs...

JASPER, relevant la tête.

Hein ?

LE ROI, à Betty.

Où est milady ?

BETTY.

Dans sa chambre, Sire, où elle ne cesse de pleurer et de se désoler... c'est comme ce pauvre Jasper...

LE ROI.

Dites à milady que je désire lui parler sur-le-champ.

BETTY.

Oui, sire, mais Jasper...

LE ROI, impérieusement.

Allez... (A Hasting et à sa suite) qu'on me laisse.

BETTY.

J'obéis... je vais chercher ma maîtresse. (Elle sort.)

JASPER.

Il veut rester seul avec moi... que va-t-il me dire... ah ! ah !

LE ROI.

Que fais-tu là ?

JASPER.

Je... j'attends...

LE ROI.

Quoi ?

JASPER.

Je ne sais pas.

LE ROI.

Va-t-en !

JASPER.

Où...

LE ROI.

Au diable, imbécille !

JASPER.

Il était encore plus sociable lorsqu'il était brigand.

(Le Roi fait signe à Hasting de sortir.)

SCÈNE III.

LE ROI, LADY EDGARD.

LE ROI, à part.

Je vais la voir ! ah ! je sens à cette pensée que tout mon amour se réveille ! malheur à l'audacieux qui me l'a ravie ! (Il va au devant d'elle, la salue et lui fait signe de s'asseoir.) Milady...

LADY EDGARD, faisant le geste de refuser.

Sire, c'est une sujette qui se rend aux ordres de son roi, je les attends avec respect.

LE ROI.

Des ordres ! milady, vous voulez dire des prières !... Ne savez-vous pas que mon amour ?...

LADY EDGARD, fièrement.

Si ce n'est pas le roi qui parle, permettez-moi de me retirer...

LE ROI.

Arrêtez, Milady ! c'est moi qui devrait bannir de ma présence la fille de lord Spencer, de l'ennemi le plus acharné de ma race !...

LADY EDGARD.

Sire, il y a du sang entre nos deux familles... laissez-moi donc fuir.

LE ROI.

Non... je ne veux voir en vous que cette beauté inconnue, autrefois l'objet d'une poursuite si ardente...

LADY EDGARD.

J'espérais, Sire, que vous auriez perdu le souvenir de cette aventure si peu digne de votre grâce, et que vous me sauriez gré de l'avoir moi-même oubliée.

LE ROI.

Ah ! c'est que vous ne saviez pas combien elle était réelle et profonde, cette passion qui, dans votre absence même, a puisé de nouvelles forces ! votre fuite m'a désespéré !... Je vous ai fait chercher partout ; mais il avait trop bien pris ses mesures, le traître en qui j'avais placé ma confiance, et qui nous a trompés tous les deux.

LADY EDGARD.

Pardon, Sire, lord Edgard est demeuré digne de mon amour et de votre estime.

LE ROI.

C'est un traître, vous dis-je, qui m'a volé votre cœur !

LADY EDGARD.

Il n'a pu vous dérober, Sire, ce que vous ne possédiez pas.

LE ROI.

Ah ! vous m'auriez aimé, milady, en voyant le pouvoir que vous exercez sur mon âme ! C'est ce qu'il redoutait, lui ! et il vous a caché la brillante destinée qui vous attendait peut-être.

LADY EDGARD.

Brillante, en effet ! quelle gloire ! sachez bien, sire, que je me serais crue plus honorée mille fois d'épouser le dernier de vos sujets que de devenir la maîtresse d'un roi.

LE ROI.

Et qui vous dit que ce roi, découvrant en vous des perfections rares qui chez une femme effacent toute distance : beauté, grâce, esprit, fierté même, car votre fierté irrite encore mon amour ; qui vous dit que ce roi, trop heureux de vous consacrer sa vie, ne vous eût pas fait asseoir à ses côtés sur le trône d'Angleterre !

LADY EDGARD.

Eût-elle mérité un pareil sacrifice, miss Lucy n'est plus là pour vous répondre ; vous n'avez devant vous que la comtesse de Northumberland.

LE ROI.

Ah ! ce lien si odieux, ce lien formé par la trahison, dites un mot, milady, et je saurai le rompre ; et libre alors de monter au rang qui vous est dû...

LADY EDGARD.

De grâce et pour vous même, Sire, n'achevez pas... qu'autrefois le prince de Galles m'eût tenu un pareil langage, je l'eusse compris peut-être, mais qu'aujourd'hui le roi d'Angleterre à qui Dieu a confié la destinée d'un grand peuple et la garde de ses saintes lois, conseille à une femme l'oubli de son devoir le plus sacré, et, que pour prix du parjure, il fasse briller à ses yeux l'éclat d'une couronne, non, cela n'est pas possible, j'ai mal entendu ; pour votre honneur, Sire, et pour le mien, je ne le crois pas.

LE ROI.

Milady, prenez garde ! en repoussant mon amour avec tant de dédain, vous fermerez à lord Edgard tout recours à ma clémence.

LADY EDGARD.

Je ne réclame que justice...

LE ROI.

Justice !... oui !... il l'aura que trop peut-être !...

LADY EDGARD.

Quelque soit le sort que votre grâce lui réserve, exil, pauvreté, je partagerai tout avec lui ; plus glorieuse de ma disgrâce que des splendeurs qui me seraient offertes... Souffrez, Sire, que cette parole soit la dernière, et laissez-moi croire, en vous quittant, que votre grâce a voulu seulement m'éprouver. (Elle salue respectueusement le roi et sort.)

SCÈNE IV.

LE ROI, puis HASTING et EDGARD.

LE ROI, seul.

Elle me brave, elle m'offense ! et je l'écoute, et je la laisse partir ! Quel empire cette femme a-t-elle donc pris sur moi ? et qu'est devenu cet indomptable Henry, ce lion fougueux de l'Angleterre ?... humble et désarmé devant une femme ! mais il se réveillera devant ses ennemis !

EDGARD, en dehors

Laissez-moi ! laissez-moi... (Rumeur confuse. — Entrant.) Je veux parler au roi, je veux lui parler vous dis-je.

LE ROI.

Quelle audace !

EDGARD, apercevant le Roi.

Sire, je viens vous demander justice, je viens me plaindre de la tyrannie...

LE ROI.

De laquelle ?

EDGARD.

De la vôtre.

LE ROI.

Comment ?

HASTING, à Edgard,

Prenez garde, milord !

EDGARD.

Je parle au roi, milord ; taisez-vous. Je dis à Henry de Lancastre qu'il abaisse et qu'il flétrit sa couronne quand il s'en sert comme d'une arme pour venger ses propres injures ; que ce n'est pas pour si peu qu'il est roi d'Angleterre ; que Dieu ne lui a pas donné le sceptre et la main de justice pour punir les mépris d'une femme et la préférence qu'elle accorde à un rival ; et qu'enfin il n'a pas le droit de sacrifier un lord, un comte, un pair du royaume pour laver un affront fait à sa vanité.

LE ROI.

Vous avez dit, milord ?

EDGARD.

J'en ai dit assez, si votre grâce sait entendre la vérité.

LE ROI

Ainsi, selon vous, milord, la perfidie d'un ami devrait rester impunie ?

EDGARD.

Si j'étais coupable de perfidie, j'en rendrais compte au prince de Galles et non au roi d'Angleterre ; le cœur d'un ami n'est pas votre justiciable, Sire ; Dieu merci, nous avons des lois...

LE ROI, se levant.

Oui, nous avons des lois, et c'est en leur nom, lord Edgard, comte de Nortumberland, que je vous accuse de haute trahison !

EDGARD, stupéfait.

Moi !

LE ROI, donnant des papiers à Hasting.

Lord Hasing, montrez-lui ces papiers.

EDGARD.

Qu'est-ce là ?

HASTING.

La liste des principaux conspirateurs dressée par le chef même du complot, le feu comte de Northumberland, votre oncle, et remise par lui au vieux chapelain de Judburgh.

EDGARD.

Ah !... fort bien !...

LE ROI.

J'ai juré par la mémoire de mon père et sur le saint évangile de poursuivre sans pitié l'auteur de ce détestable complot. Ton oncle est mort Edgard, mais après son nom, après celui de lord Spencer, c'est le tien qui figure en tête de cette liste...

EDGARD.

Eh ! c'est vous, milord Hasting, qui avez cherché cette preuve ?...

HASTING.

C'est moi.

EDGARD.

Je comprends alors pourquoi un autre document a disparu.

LE ROI.

Lequel?

EDGARD.

Une lettre écrite par moi, Sire, pour rejeter le rôle criminel qui m'était destiné, et pour conjurer mon oncle de renoncer à son funeste projet.

HASTING, froidement.

Je n'ai rien lu de pareil.

EDGARD, avec ironie.

J'en étais sûr!... ce qui est détruit n'a jamais existé, n'est-il pas vrai? Milord, vous auriez fait un digne inquisiteur, vous qui fouillez dans les secrets des vivants et des morts, et qui brûlez les innocents!

HASTING.

Milord, ce n'est pas à vous que j'ai à répondre.

EDGARD, avec énergie.

Ce serait à moi, milord, si j'avais une épée.

LE ROI.

Une provocation!... en ma présence! est-ce un moyen de vous justifier?

EDGARD.

Je n'ai pas trempé dans ce complot, Sire, je le jure.

LE ROI.

Eh! pourtant vous avez épousé la fille de mon plus cruel ennemi.

EDGARD.

Une orpheline, que j'aimais et qui m'aimait, Sire.

LE ROI.

Mais ce complot infâme, vous ne l'avez révélé ni à mon père, ni à moi!

EDGARD.

Ah! Sire, livrer au bourreau la tête du frère de mon père!... (Regardant Hasting.) Je laisse à d'autres le rôle de dénonciateur! Pourquoi d'ailleurs chercher à me défendre? Pour vous venger d'un rival aimé, heureux, possesseur d'un trésor envié, il vous fallait un prétexte; soyez donc satisfait. Votre père voulait frapper le vieux Northumberland; la mort lui a enlevé sa victime; vous serez plus heureux, Sire; le dernier rejeton de cette illustre race est en votre pouvoir, et sous le voile de la justice, vous ferez disparaître un homme qui vous gêne! c'est beau, cela, c'est glorieux! (S'inclinant.) Longue vie à votre grâce! (A Hasting qui veut le suivre.) Ne me suis pas, geôlier; je suis prisonnier sur parole... et je ne t'accorde pas le droit de douter de la mienne. (Il sort.)

SCÈNE V.

LE ROI, HASTING, puis LORD GASCOIGNE.

(Le Roi se promène à grands pas avec la plus vive agitation.)

HASTING, au roi qui ne lui répond pas.

Un rebelle endurci, sur mon âme !... qui nous eût dit qu'il en viendrait là ? de quel front il ose braver votre grâce !... mes injures ne sont rien, Sire, mais les vôtres !...

LE ROI, s'arrêtant.

Le lord chef de justice est-il arrivé ?

LORD GASCOIGNE, entrant.

Sire, me voici. (Il s'incline.)

LE ROI.

Vous ! vous, milord ?... (Il le regarde attentivement comme s'il le reconnaissait, puis dit après un instant de silence) : Je vous salue, milord ; vous avez vu l'homme qui sort d'ici ?...

LORD GASCOIGNE.

Oui sire ; lord Edgard de Northumberland, le favori de votre grâce.

LE ROI.

Un traître, un perfide ! accusé du crime de haute trahison !

LORD GASCOIGNE.

Lui !...

LE ROI.

Le parlement de ce comté est rassemblé à Schwesbury ?

LORD GASCOIGNE.

Oui, sire, pour enregistrer les lettres patentes d'amnistie générale, accordées par votre grâce, à l'occasion de son avènement au trône.

LE ROI.

Mais vous savez, milord, que les chefs du dernier complot sont exceptés de cette amnistie..

LORD GASCOIGNE.

Des chefs, Sire, je n'en connais plus ; lord Spencer est mort...

LE ROI.

Ce n'était qu'un complice du vieux Northumberland.

LORD GASCOIGNE.

Le comte de Northumberland est mort aussi.

LE ROI.

Mais il reste un troisième ; lord Edgard, son neveu.

LORD GASCOIGNE.

Eh ! quoi ?

LE ROI.

Vous en doutez, mylord ?

LORD GASCOIGNE.

La justice doute toujours, Sire, tant que ses arrêts ne sont pas rendus.

LE ROI, lui remettant les papiers.

Voici les preuves.

LORD GASCOIGNE.

Le parlement instruira, Sire.

LE ROI.

C'est inutile, mylord ; la sentence a été rendue d'avance par mon royal père et par moi ; le crime a été défini ; il ne s'agit plus que d'y appliquer le nom du coupable, et ce nom... il est là...

LORD GASCOIGNE.

Eh quoi, Sire, tant de précipitation dans une affaire capitale ?

LE ROI.

Mylord, je vous ai reconnu ; vous ne mettiez pas tant de façons autrefois, quand vous osiez attenter à la liberté d'un prince.

LORD GASCOIGNE.

Sire, je parlais au nom des lois...

LE ROI.

Et le prince a obéi ; à mon tour, aujourd'hui, c'est au nom des lois que je vous parle, obéissez.

LORD GASCOIGNE, s'inclinant, et après un grand temps.

Sire, je ferai mon devoir.

(Il sort avec Hasting.)

SCÈNE VI.

LE ROI, LADY EDGAR.

(Le roi frappe sur le timbre, Walter se présente.)

LE ROI, à Walter.

Le gouverneur de la tour doit être arrivé.

WALTER.

Oui, Sire !

LE ROI, écrivant.

Qu'on lui remette cet ordre, et qu'il emmène le prisonnier. (Lady Percy, qui a paru dans le fond au moment où lord Gascoigne s'éloigne, redescend la scène au moment où Walter va emporter l'ordre du roi ; elle est très-pâle, elle fait signe à Walter de s'arrêter au fond, s'avance vers le roi qui ne la voit pas, et se met à genoux devant lui.)

LADY EDGARD, dans une attitude suppliante.

Sire...

LE ROI, levant la tête.

Lady Edgard !

LADY EDGARD.

Elle-même... aussi humble, aussi suppléante qu'elle était fière tout-à-l'heure.

LE ROI.

Relevez-vous, milady.

LADY EDGARD, toujours agenouillée.

Grâce, Sire, grâce pour mon époux.

LE ROI.

Grâce, dites-vous ? Vous avoué donc qu'il est coupable ?

LADY EDGARD, se relevant.

Non, Sire, mais il est perdu ; aux yeux de ses ennemis, les apparences le condamnent, j'ai tout entendu et tout deviné... Cet ordre terrible, Sire, révoquez-le, je vous en supplie !

LE ROI.

N'avez-vous pas tout pouvoir sur mon âme ? un mot de vous, et je renonce à une vengeance trop légitime... Vous savez à quel prix j'ai dû mettre ma clémence ?

LADY EDGARD, avec effort.

Je le sais... (A part.) Edgar, tu seras sauvé ! et pour moi... la mort !

LE ROI.

Walter. (Il reprend l'ordre des mains de Walter, le déchire et fait signe à Walter de sortir. A lady Edgar.) Oh ! Lucy, croyez que mon amour... (Lady Edgard se recule vivement.)

LE ROI.

Rassurez-vous, reine d'Angleterre ?

LADY EDGARD.

Sire, je suis encore dans la demeure de mon époux... qu'il me soit permis de la respecter... quand lord Edgard sera libre, et loin d'Angleterre, alors, Sire, votre grâce pourra disposer de mon sort... Maintenant, Sire, oserais-je réclamer de vous une dernière faveur ?

LE ROI.

Parlez, milady... quelle qu'elle soit, elle vous est accordée d'avance.

LADY EDGARD.

Souffrez que je voie encore une fois mon... lord Edgard ; que je lui dise un dernier adieu.

LE ROI.

Mais, milady...

LADY EDGARD.

Vous avez promis, Sire ; je veux lui annoncer moi-même notre séparation, le décider à partir, à quitter l'Angleterre pour toujours.

LE ROI.

Il ne vous écoutera pas, milady.

LADY EDGARD.

Il n'écouterà que moi, Sire. Ah ! ne craignez rien de cet en-

retien... (Avec intention.) Ma résolution est bien prise, et désormais elle ne changera pas... Je vous jure, Sire, que je ne quitterai pas ce château... sans l'ordre de votre grâce.

(Le roi après un moment d'hésitation va vers la table et frappe sur un timbre, Hastings paraît, le roi lui dit quelques paroles à l'oreille ; Hastings sort.)

LE ROI, à lady Edgard.

Vous voyez une preuve de votre empire sur moi, milady. Lord Edgard va venir et je vous laisse avec lui... pour la dernière fois, Lucy ?

LADY EDGARD, d'un air sombre.

Pour la dernière fois. (Le roi sort. — Dès que lady Edgard est seule, hors d'état de maîtriser son émotion, elle tombe sur un fauteuil et sanglote en s'écriant.) Malheureuse ! (Puis elle essuie ses larmes et reprend avec effort.) Allons, plus de faiblesse ! le moment du sacrifice est venu.

SCÈNE VII.

LORD EDGARD, LUCY.

EDGARD, courant à elle.

Chère Lucy ! (Ils s'embrassent.)

EDGARD.

Ah ! puisque tu m'es rendue, c'est que Dieu, sans doute, a touché le cœur du roi, c'est qu'il lui a ouvert les yeux sur son injustice, c'est qu'il lui a fait abjurer sa vengeance !... Tout-à-l'heure, ici, je lui ai parlé le langage de la vérité ; elle aura pénétré jusqu'à son âme, et la conscience du prince aura triomphé de son orgueil.

LUCY.

Ne l'espère pas, Edgard, le roi est inflexible.

EDGARD.

Mais il ne peut me croire coupable.

LUCY.

Coupable ou non, tu n'as qu'un seul moyen de te soustraire à sa vengeance.

EDGARD.

Et ce moyen c'est...

LUCY.

C'est l'exil.

EDGARD, avec joie.

L'exil ! l'exil, dis-tu ? loin de cette cour perfide, loin de ce prince ingrat dont le joug pesait à ma loyauté ? l'exil avec toi, mais c'est le bonheur !

LUCY.

Que dis-tu ?

EDGARD, de même.

Ah ! viens, fuyons ensemble dans quelque retraite ignorée où nous vivrons seuls l'un pour l'autre, heureux d'oublier le passé

et d'échanger de vains honneurs contre une félicité sans mélange, dont Dieu seul sera témoin... Viens, ma Lucy, oh ! viens !

LUCY.

Arrête. (A part.) Ah ! mon cœur se brise... (Elle se détourne.)

EDGARD.

Qu'as-tu donc ? pourquoi me retenir encore dans ces lieux maudits ? tu te détournes, tu pleures ? ne m'as-tu pas dit que l'exil était la seule peine ?...

LUCY.

Oui, la seule... et tu dois partir aujourd'hui même.

EDGARD.

Moi !... je dois partir ? mais toi, Lucy ? toi ?... tu ne réponds pas ?... tu me suivras, je pense... mais parle, mais parle donc, tu vois bien que j'attends avec anxiété un mot de ta bouche.

LUCY.

Te suivre, Edgard ?... plus tard... oui, plus tard, nous nous reverrons !

EDGARD.

Partir sans toi ! m'exiler seul ?... ais-je bien compris ?... mais pourquoi ?... qu'est-ce qui te retient !

LUCY, avec effort.

Il faut que je reste en Angleterre... je l'ai promis.

EDGARD.

Tu l'as promis, toi ! à qui donc ?

LUCY.

Au roi !

EDGARD.

Au roi ?

LUCY.

Nous devons être séparés l'un de l'autre.

EDGARD.

Séparés !

LUCY.

C'est sa volonté.

EDGARD.

Ah ! je comprends... l'époux exilé... la femme rendue libre ! ah ! c'est odieux ! c'est infâme ! et moi qui croyais à un éclair de loyauté ! il faudra me tuer, Henry de Lancastre, avant de m'arracher cette proie ! et vous, milady, vous avez consenti ?

LUCY.

Edgard !

EDGARD, avec amertume.

Après tout, c'est si triste de suivre un mari dans l'exil, et de sacrifier aux misères d'une vie errante les pompes de la cour et les hommages qui vous y attendent !

LUCY.

Oh ! mon ami !

EDGARD.

Et moi qui la croyais si fort au dessus des autres femmes, et qui l'adorais à genoux !... oh ! mépris, mépris pour tant de fragilité !

LUCY.

Edgard ! vous m'outragez !... mais non, je te pardonne, ingrat, qui me crois assez lâche pour vendre mon amour au prix d'une couronne ?

EDGARD.

Mais pourquoi te soumettre à la tyrannie ?

LUCY.

Eh ! n'as-tu pas compris qu'il me fallait sauver tes jours ?

EDGARD.

Merci, milady, je refuse une vie achetée par votre honneur ! Edgard de Northumberland préfère la mort à la honte.

LUCY, avec élan.

Et moi aussi, mylord.

EDGARD.

Vous ?

LUCY.

En voulez-vous la preuve ?... tenez... (Elle montre un flacon qu'elle a retiré de son sein.)

EDGARD.

Ce flacon ?

LUCY.

Un poison subtil, mon sauveur, que je réserve pour l'heure qui suivra ton départ ; vis pour l'Angleterre, pour le glorieux nom que tu portes ; sois libre ; pars, mon âme te suivra, Edgard, et le roi ne trouvera plus ici qu'un cadavre.

EDGARD.

Lucy ! chère Lucy... je n'accepte pas ton sacrifice.

(Il l'embrasse avec transport, et jette le flacon qui va se briser aux pieds du roi.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE ROI.

LUCY, à part.

Le roi ! il est perdu !...

EDGARD.

Vous entendez, Sire ! Voilà ce que peut le dévouement d'une noble femme qui aime !... mais je ne l'accepte pas ; condamnez-moi au dernier supplice ; car moi vivant, rien ne pourra me séparer d'elle. (Il la serre dans ses bras.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LORD GASCOIGNE, HASTING, DUDLEY, SEIGNEURS, JASPER et BETTY.

(Lord Gascoigne paraît au fond.)

LUCY, à son mari.

Ciel ! tes juges !

LE ROI.

Approchez, milord ! (Lord Gascoigne descend la scène avec les seigneurs.) et parlez !

LORD GASCOIGNE.

Sire, d'après les ordres de votre grâce, le parlement du comté, réuni pour prendre connaissance des pièces que m'avez remises, a déclaré lord Edgard coupable de haute trahison, et en vertu de l'arrêt précédemment rendu contre les chefs du complot... il a dû prononcer la peine capitale.

LUCY.

Ah ! (Elle tombe presque évanouie dans les bras de Betty qui est accourue.)

EDGARD, à lord Gascoigne.

Je pardonne à mes juges, milord, ils ont dû me croire coupable.

LORD GASCOIGNE, au roi.

Mais moi, Sire, avec cette sentence, j'ai l'honneur de déposer entre les mains de votre grâce ma démission de magistrat.

LE ROI.

Votre démission, milord ? et quel est le motif de cette résolution ?

LORD GASCOIGNE.

Sire, pendant vingt-cinq ans, sous le feu roi votre père, j'ai rempli cette charge avec honneur, mais je crains aujourd'hui, en la remplissant de même, de déplaire à votre grâce.

LE ROI.

Pourtant milord, vous m'avez dit un jour : Ne craint rien, qui accomplit son devoir.

LORD GASCOIGNE.

Et je l'ai prouvé, Sire, aujourd'hui comme alors ; car si huit voix dans le parlement ont voté selon le désir de votre grâce. une seule, la mienne, a protesté hautement contre un jugement inique.

LE ROI.

Milord !

LORD GASCOIGNE.

Quand la justice n'est plus que le manteau de la vengeance, le magistrat digne de ce nom, s'en dépouille, et redevient homme. Voilà ma démission, Sire. (Il remet le papier au roi.)

LE ROI, après une pause, à lord Gascoigne.

Vous avez fait votre devoir de magistrat, mylord, comme je ferai mon devoir de roi en déchirant, avec cette démission, la sentence qui condamne lord Edgard de Northumberland.

EDGARD.

Qu'entends-je ?

LUCY.

Ah ! sire ! (Elle se jette aux genoux du roi.)

LE ROI.

Relevez-vous, milady ; je ne fais pas grâce, mais justice ! (A Edgard.) Triomphe, Edgard, du dévouement de ce cœur que je n'ai pu conquérir ! (A lord Gascoigne.) Mylord, vous m'avez rendu un service que je n'oublierai jamais ; je vous nomme chancelier d'Angleterre ; celui qui rend si bien la justice contre un roi, saura la faire à tous ses sujets.

LORD GASCOIGNE, s'inclinant.

Ah ! Sire, c'est de ce jour que votre règne commence !

LE ROI

Oui, car c'est de ce jour que je suis maître de moi. (A Edgard.) Mon cher Edgard, tu nous présenteras la comtesse à Windsor, et tu seras libre ensuite de la ramener ici. (A lady Edgard.) Milady, je vous salue.

(Tout le monde s'incline, le roi se dispose à partir.)

JASPER.

Ah ! Sire, avant de partir, daignez révoquer aussi ma sentence...

LE ROI.

Quelle sentence ? jamais tu n'as été condamné... qu'à épouser miss Betty.

BETTY.

Ah ! Sire, vous êtes un grand roi !

JASPER, prenant le bras de Betty.

Je m'exécute.

(Le roi s'éloigne avec sa suite et fait un signe d'adieu à Edgard et à sa femme qui s'inclinent.)

TABLEAU.

FIN.